



Action Poétique

Hilda Morley

Esther Tellermann

Québec

Michel van Schendel
& 4 nouveaux poètes

Marie-Josée Charest

Geneviève Morin

Marc-Antoine Phaneuf

Marie-Pierre Sirois

Pierre Ouellet

Bertrand Laverdure

Syrie

Blagues, poèmes, comptines
Samir Tahhan – Yannic Lefranc

Hilda Morley

Patrick Beurard Valdoye

&

Sereine Berlottier

Frédérique Guétat-Liviani

Bruno Lemoine

Hélène Otani-Ferrié

205



Sommaire

Septembre 2011

205

Florence Pazzottu , <i>Incise 13</i>	3
Esther Tellermann , <i>Ne me déserte</i>	4

Québec

.....	11
-------	----

Michel van Schendel
Pierre Ouellet

4 poètes du Québec aujourd'hui

Bertrand Laverdure	16
Marie-José Charest	19
Geneviève Morin	23
Marc-Antoine K. Phaneuf	26
Marie-Pierre Sirois	30

Blagues, poèmes, contes et comptines de Syrie

.....	34
-------	----

Samir Tahhan / Yannic Lefranc

*L'oppression des citoyens (extraits) - Un pasteur, un cheikh - Une fille française -
Comptine - Le vieux et la petite fille - Menu du casse-pieds - Un curé, un cheikh
- Slogan national - Slogan tourné à la rigolade - Le mari, la femme et l'ânesse -
Le gars et le cheikh*

Hilda Morley

.....	48
-------	----

Poèmes. Présentation et traductions **Patrick Beurard-Valdoye**,
avec la participation de **Séverine Daucourt-Fridrikson**

Sereine Berlottier , <i>Poème de la vidéosurveillance</i>	60
Frédérique Guétat-Liviani , <i>Prière de.L'après-midi</i>	63
Bruno Lemoine , <i>Babelle</i>	67
Hélène Otani-Ferrié , <i>Les Chardons qu'il ramassait en...</i>	73

Documents & Caetera77

Iliaz Del'eloge de Iliaz Danévitch, 1922

Actualités & chroniques78

Claude Adelen, *La chronique de poésie*
(Liliane Giraudon, Esther Tellermann)78

Jean-Pierre Bobillot, *voix, etc*
(Christian Prigent, Ginette Lavigne)82

Éric Houser, *a-chronique*
(Michael Palmer, Hilda Doolittle)85

Henri Deluy, *Le brûleur de loups 9*
(Bernard Noël, Frédérique Guétat-Liviani, Maxime Hortense Pascal, Dominique Cerf, Liliane Giraudon, Claudie Lenzi, Éric Suchère/Gilgian Gelzer, Hoa Hoi Vuong / Patrick Mégarbané)88

Jérôme Duwa, *Le rire du dynamiteur*
(Carl Sandburg, Maïakovski/Rodchenko)91

Véronique Pittolo,
(David Christoffel, Claudia Rankine)94

Yves Boudier, *Revue & revues*96

Joseph Julien Guglielmi, *Le Journal*103

Liliane Giraudon / Patrick Laffont, *Crêche pudding 12*108

Lire110

Couverture 2 Photo **Hilda Morley** par Gerard Malanga (1976)

Couverture 3 **Liliane Giraudon**, *Le mot à ne pas oublier*
"immunitaire"

Couverture 4 **Henri Deluy**,
Gigot d'agneau rôti aux herbes salées /
Épaule d'agneau aux coings

Florence Pazzottu,^[apoe]

Incise 13

Moselle. Ardi Vrenezi, 15 ans, polyhandicapé, y était soigné depuis 2008. Ses parents avaient vendu leur maison au Kosovo pour payer leur voyage et faire hospitaliser leur fils en France. Arrivé dans un état préoccupant, Ardi avait enfin pu bénéficier d'un diagnostic et d'un traitement qui avait pour la première fois freiné l'évolution de sa maladie. Le 3 mai 2010, les parents, le frère et la sœur d'Ardi sont interpellés. Ardi est arrêté le soir même par une escouade de policiers dans l'Institut d'éducation motrice où il a été admis. Les autres enfants dorment et ni le directeur ni les infirmières n'ont été prévenus. Arraché de son lit, transporté sur un brancard, mis dans un ambulance puis placé en centre de rétention pour la nuit, Ardi Vrenezi a été expulsé de France, avec sa famille, le 4 mai 2010*.

* Un an après, l'Etat français s'oppose toujours au retour d'Ardi, dont la santé, faute de soins et de médicaments appropriés, s'est très rapidement dégradée, au point que, selon RESE, il ne parvient plus à parler ni à s'alimenter, et s'avance vers la mort dans la douleur et dans la faim.

Paris. Monsieur Ammar Selam, n° d'étranger 75 03 73 20 55, y vivait avec toute sa famille depuis août 2002. Parti d'Algérie à l'âge de 17 ans avec ses parents et deux de ses frères, Ammar avait retrouvé en France son autre frère et sa sœur. Scolarisé dès son arrivée, il obtenait en 2005 son CAP au lycée Tolbiac, dans le 95. Le 8 mai 2011, un APRF est prononcé à son encontre, sur la base d'une OQTF** datant du 11 mars 2008. Arrêté et placé en centre de rétention à Vincennes, Ammar clame que toute sa vie est en France depuis presque dix ans. Il soutient financièrement ses parents ; son jeune frère est actuellement en terminale et s'apprête à passer le bac ; sa sœur est mariée à un Français, mère d'un enfant français et dispose d'une carte de résidente ; un autre frère prépare un master en économie et a un titre d'étudiant. Ammar Selam a été expulsé de France, sur le vol Aigle Azur ZI255, ce jeudi 19 mai 2011.

* Arrêté préfectoral de reconduite à la frontière

** Obligation à quitter le territoire français

Esther

Tellermann, *[apoe]*

Ne me déserte

Ne me déserte
vous tout entier
ou votre parcelle
lapis au travers
du cœur
jade de la figure humaine
au creux des cannelures
et dans les plis du gypse
je vous entends

tu ne fus l'époux
mais le glacié

ferveur des cités mortes.

Pour toi je revêts l'ombre
façonne
une naissance
te lève au jour
choisis l'Oronte
odeurs de cèdre
et de citronniers blancs.
Qui saura le chant
s'ouvrit au tourbillon
une autre Babylone

4 écritures
écorchent le basalte.

J'ai cru aux dérives
 loin de toi
 non
 à une nuit pour entrer
 dans ta ténèbre.
 J'ai cru à
 un mot qui témoigne
 de l'intime de deux rives
 aux lunes caressant
 les cambrures.
 À la jointure de
 deux pôles
 j'ai cru.

Mais craies ont fermé tes paupières
 laissé l'empreinte de tes cils.

Sept dalles
 donnent les indices.
 Fuse la lettre-étincelle
 lavée du sang des bâtisseurs.
 Un serment un
 champ jaune au travers de
 mes mains
 un accord
 à peine
 s'épanchent dans les
 vases
 je me souviens
 de l'arbre sec
 des éboulis sous la voix
 l'un dans l'autre
 nous ne devenions pas plus

 qu'un texte blanc.

Dis-moi je
tombe si tu
me désavoues
tu es
visible
je suis déraciné
par dessus et dessous
la frontière de 2 rives
il y a encore
dis
quelque chose

avant toi

...

Mêmes extases mêmes
tempêtes
capitales incendiant
les boues

mais tu demeures
tête nue dans le
vif du gel
et les écritures
au lieu d'une innocence
3 fois
j'ai supposé
l'empreinte de tes cils.

Parcelle d'images
au travers
d'une douleur
remet l'homme de sa fin.
Au cœur des maquis
de pistachiers
une plainte recouvre
ce qui saigne

été devenait silence
attendait le réséda

et l'églantine.

Tourmente
le vol des oiseaux
la steppe hantée
d'hypothèses
d'hyacinthes
et de ronces.

J'avance
brûlée de ce qui reste
l'amer des terres mortes

et des blasphèmes.

Nous étions
étrangers
au plus près
du suc suivions
les traces des
sommeils et des cycles.
Sous les chambres
était l'asile.
Autour des margelles ils
dansent
entends
la rouille de leurs os
la couleur tiède

des exils.

Trop de lumière
avait chassé la lumière
je me souviens
cheville donnait appui.
Nous étions étrangers
depuis longtemps
cris sommeillaient
dans les porphyres
nous apposions
au vent de sable

le principe et l'alliance.

Sous le jaune
fut une
autre Rome
lascive Ariane
vous seriez
Thétys
noyée regard perdu
dans les nacres

parallèle au chant
seriez

de part en part.

Ils appellent le père
puis le percent
l'enfouissent sous
la chaux
nouent ses cendres

puis tendent des
voiles sur le désert.

De l'autre côté
se voûtent les ivoires
sur le bord de 2 fleuves
vide enserre les colonnades.

Enserre les sons
une autre Babylone
nos fuites vers les micas.
Demeurent les fils
perdus dans le sel
de l'entre-deux rives.
Ils ne rêvent plus
des caravanes
ne voient
ton genou écorché

sous les chambres
est l'asile
dans le mutisme
de l'appel.

Qui saura
quand il n'en sera
plus un
le bleu
de la lettre-étincelle
et le dieu mort ?
Les hypothèses nues ?
Qui saura l'étranger ?
Odeur flétrie des plaintes
tombe des brasiers
rien ne sourd des
fontaines.
J'avance
brûlée de ce qui reste.

Croûte dure
éteint le septuor.

Québec

Michel van Schendel,

Pierre Ouellet,

*Extrême voyage en langue
étrangère*

Voici l'un des derniers poèmes écrits par Michel van Schendel avant sa disparition il y a maintenant près de six ans. Son titre, *En swahili ?*, renvoie à une langue bantoue parlée surtout au Kenya mais également en Tanzanie, qui s'écrit en caractères arabes depuis le XVI^e siècle. Ce texte est dédié à l'artiste québécois Louis-Pierre Bougie, peintre et graveur avec lequel le poète a collaboré à maintes reprises, notamment pour le livre d'artiste intitulé *Le jardinier*, paru peu de temps avant sa mort. Le recours à une langue étrangère pour désigner l'acte de jardiner la parole — « biner sarcler déterrer semer » « un monde » — n'est bien sûr pas gratuit : on entre dans une langue comme dans un monde étranger, bientôt familier. Même la langue maternelle, on y pénètre par sa foncière étrangeté, le continent noir qu'elle représente d'abord, en dépit du fait qu'elle incarne peu à peu la terre première, le monde originaire, d'où la parole part, où le poème revient. Apprendre une langue, sa langue, c'est se familiariser avec des signes et des sons étranges, du sens et des références sauvages, en apparence indomesticables, que l'on finit par faire *siens*, mais que la poésie, ce réapprentissage de la langue en chaque mot, chaque vers, redécouvre en leur radicale étrangeté, en leur fondamentale sauvagerie : tu « croasses », « tu épelles tu ânonnes, mais ba be bo bu bi tu as peur soudain tu recules », écrit le poète, qui n'entre pas sans crainte dans les territoires inconnus de sa propre langue.

Le premier livre de Michel van Schendel, paru au Québec en 1958, six ans après son arrivée à Montréal, s'intitule *Poèmes de l'Amérique étrangère* : l'extranéité était déjà son territoire. Né en France en 1929, émigré en Amérique dès l'âge de vingt-trois ans, il aura paradoxalement marqué l'imaginaire québécois par cette conscience vive, que toute sa poésie incarne, d'une extériorité foncière mais peu à peu intériorisée de la langue comme du monde : sa parole surprend, étonne, détonne, inquiète, par son *ton*, bien sûr, ce « swahili » de voix humaines qui tantôt hurlent tantôt sussurent, battent l'air puis s'y coulent, y roucoulent presque, binant et sarclant mais semant

également, et par son *sens*, toujours au bord de l'insensé, du trop sensé qui ne se contente jamais d'une seule et unique signification.

Extrême livre des voyages, dit le titre d'un de ses recueils, paru en 1987, trois ans après *Autres, autrement*, qui parle aussi de l'altération que l'on éprouve au contact des mots les plus familiers que le poème retourne — sens dessus dessous — vers les territoires inconnus d'où ils viennent, les swahili lointains dont ils dérivent, ayant voyagé dans le temps comme dans l'espace à la vitesse de l'imagination la plus débridée, de la mémoire délivrée de toute entrave territoriale, qui enracine la langue, alors que c'est par les multiples branches où elle s'envole, prend l'air, qu'elle embrasse le plus largement le monde. « Une image vaut mille mots », dit le poème en répétant l'adage, mais il énonce du même coup qu'*un mot vaut mille mondes* ou, s'il ne les vaut, les suggère, les insinue, nous les insuffle : « aucune image ne contient la folie du monde », mais un seul vocable peut nous en faire sentir le souffle, nous faire saisir l'âme animale de cette inquiétante étrangeté, de cette indomptable sauvagerie qu'on appelle *monde* : « le monde allant ainsi qu'une scie dans l'eau, par éclats et mousses détachées ». Un seul mot comme *swahili* nous fait entrer « par un paradoxe, une vertu saugrenue » — le saugrenu étant le « grain de sel » dans l'engrenage universel, le grain de folie du monde — au cœur de la bizarrerie des choses, avec laquelle on devient familier, en même temps que dans leur ordinaire, qui nous paraît inquiétant. Comme les planches de l'artiste, où se composent les étranges jardins de formes et de couleurs où nous nous perdons en pensée, les paroles du poète sont autant de « rouleaux de feuilles » que nous « étalons sur le monde, devant nous » pour nous retrouver, mais au cœur d'un continent noir, à la dérive incessante, sur lequel nous ne prenons pied que pour faire un pas de plus dans « l'extrême livre des voyages » que chaque vie ou chaque histoire représente, et celle de Michel van Schendel plus que toute autre.

La poésie de Michel van Schendel appartient à la tradition des « grands rhétoriciens », de Jean Molinet à Jean Lemaire de Belges, dont on a louangé le goût pour l'hyperbole et la virtuosité formelle, voir pour une certaine opacité, dont se souviendront plus tard un Luis de Gongora ou un Maurice Scève : il ne s'agit pas d'un hermétisme au sens commun du terme, mais de la figure tutélaire d'Hermès Trismégiste, guide des voyageurs et conducteur des âmes des morts, personnification de l'habileté et de la ruse, de la *métis* grecque, qu'on a souvent assimilé au Thot égyptien, dieu de l'écriture et du langage, incarnation première du Scribe. Michel van Schendel a consacré à cet être mercurial, agent des plus hauts transports ou des plus puissantes métaphores, un livre entier justement intitulé *Choses nues passage*, paru en 2004, un an avant de s'éteindre, de se mettre lui-même entre les mains adroites du conducteur des souffles mortels, celui qui élève la *rhèsis*, la parole chère à toute rhétorique, au rang de *poièsis*, à une hermétiqque du « passage » inventif par quoi vie et mort se métamorphosent l'une l'autre comme mots et mondes se transfigurent mutuellement dans les jardins que l'on cultive au sein des terres les plus étrangères qui soient, celles où le swahili se parle au cœur du français comme une « calebasse allongée sur les replis de l'herbe », comme « les mouches ruent », comme « tu ouvres un œil, tu lèves la tête », « tu lèves la semelle » et « j'use le pied » dans des voyages qui sont sans fin.

Michel van Schendel,^[qc]

En swahili ?

L'axe c'est un désaxement en toute chose en art

Nicolas de Staël

Les mots griffonnés

Les mots nous relient mais nous demeurent étant dits.

Les images nous impriment et nous exaucent.

Une image vaut mille mots
et une image ne tient pas en un seul mot
mais aucune image ne contient la folie du monde.

Biner ruer sarcler buter un monde se fait se défait
carcan carcasse longer cheminer
promenade vaguer aller d'iris en soleil,
d'une ombre à l'autre la clématite sauve le ciel

biner sarcler déterrer semer

une arche, une feuille, un fétu,
un glacis le coude au sol.

Le monde allant ainsi qu'une scie dans l'eau, par éclats et mousses détachées, tu te protèges, gardes la rampe, barre avant sous la ricoche, et crois, croasses, fuis le becquet à l'abri d'un rideau de bitume ou de rocaille, fier à bras mais de peu d'os, puis volte, fendant caillou sur tête comme coutelle à fendre l'ardoise, alors prenant la jambe et le pied de travers pour monter à l'ennemi

que tu supposes ou qu'on t'invente, qui n'existe que pour les besoins d'une cause fabulaire et qu'affable tu épelles tu ânones, mais ba be bo bu bi tu as peur soudain tu recules,

mais par un paradoxe, une vertu saugrenue, couché dans les bois, calebasse

allongée sur les replis de l'herbe, mort ou presque, tu lèves un doigt, la main, chasses l'air, les mouches ruent, ont peur, le poing s'éloignant, reviennent dès la pause des poings, tu lèves un puis deux sourcils, tu vois les téméraires, les froussardes, tu vois que ces furieuses ont la frousse, tu ouvres un œil, tu lèves la tête, tu quittes la calebasse

Et te, et me, nous voici réveillés de la haine sale, de l'amorphe. Nous jouons à mentir. Mens pour mens. Un sourire pour un sourire, un œil à l'œil. On t'engage, tu lèves la semelle, j'use le pied. Nous jouons le jeu. On nous l'a fait. Le voici contre, contre toutes. Avec manœuvres, astuces. Avec plaisir. En face, les truqueurs ne reçoivent pas la monnaie de leur pièce. Elle est fausse, n'achète, ne vend lourd.

Alors, se battre. On en est là. Bats ton pain contre la semelle. Pour le gîte. Pour le lit, l'amour, le droit à l'amour. La clématite sauve le ciel. Pour le droit à la vie, ce seul silex. Notre mort germinera, je le dis païennement comme les anciens, en splendeur. Pour le droit à des fleurs dignes, l'ombre d'une lumière. Pour nous.

Et nous nous dirons en swahili: « Baduri gan' - Suzuri ». Et je le répéterai après toi : « Comment vas-tu ? - Très bien. »

cher Pierre-Louis, ce sera notre rouleau de feuilles. Nous l'étaions sur le monde, devant nous.

*Quatre
nouveaux
poètes du
Québec,* [qc]

Bertrand Laverdure,^[qc]

Tailler les cordons ombilicaux

À supposer qu'il faille associer un adjectif sonore à la vie littéraire, section poésie, au Québec, en 2011. Je vous confesse qu'il faudrait alors employer le mot « tonitruante ». La parole s'ébruite, le slam essaime, Facebook invite, sur la scène les soirées de poésie s'agitent, les shows biscornus et les poètes du spectacle prennent la place pendant que les acteurs d'hier continuent d'offrir leurs œuvres et que les jeunes poètes de la fratrie choisissent avec religion leur nouveau port d'attache, leur maison d'édition, typées parfois jusqu'à la caricature ou confinées à la marge, comme il se doit.

Tout de go, avant de passer au menu principal, de décliner les identités des gens qui comptent, il me faut rectifier l'élan lyrique qui précède. Il y a du moribond dans l'air, une odeur de fin de règne, un passage sous le manteau de la poésie au Québec. Le livre se meurt un peu. La critique est anémique et décorative. Des poètes aigris et blasés comme Hugues Corriveau, au quotidien *Le Devoir*, parmi ceux qui tiennent encore les rênes de la critique, font plus office d'épouvantails à moineaux que de passeur de poésie. Plus personne ne sait comment donner le goût de lire des poèmes, alors on va écouter les poètes, ça en rassure plusieurs. On ne peut le nier. Le vitalisme évoqué en ouverture ne s'applique en fait qu'aux poètes de la scène, issus du slam ou des lectures publiques, qui touillent encore le mélange. Ivy et son équipe (en dialogue avec *Pilote Le Hot* et Marc Smith), qui ont créé la ligue de SLAM Montréal, en 2007, ont changé la donne. Les éditions de L'Écrou, fondées en 2009 par deux slammeurs issus de cette nouvelle scène, Carl Bessette (qui a d'ailleurs fait publier un traité de versification, performeur dans le style *Grand Corps Malade*) et Jean-Sébastien Larouche (de la souche urbaine, post-Bukowski, remarquable de présence sur scène) donnent un aperçu, sur leur site, en ces mots, de leurs convictions «Souhaitant marquer dans le temps l'effervescence et la vivacité de la scène poétique parlée au Québec, qu'on la nomme poésie, slam, chanson ou autrement». Sous cette étiquette, on parlera presque d'un label, on retrouve les livres des poètes performeurs Daniel Leblanc-Poirier (qui était auparavant à *L'Hexagone*), Virginie Beauregard D., Shawn Cotton et Marjolaine Beauchamp, tous des habitués des soirées de lectures publiques ou des soirées de slam. Bien entendu, on pourra reprocher, par moment, à toute cette vague de slammeurs, tout ce qu'on reproche habituellement aux slammeurs, cet espèce de post-surréalisme, ces ritournelles de théâtre, ces monologues de clichés, mais il reste que c'est par cette machine à paroles que le champ de la poésie s'anime au Québec, attire les jeunes audiences et redéfinit l'horizon des attentes.

À l'instar de Christian Prigent dans son texte *Vroum-Vroum & Flap-Flap* (février 2010), je pense que : «Le tout est que l'inquiétude poétique reste vive, que ses formes d'activité bougent, que ses gestes symboliques répliquent à l'idéologie d'époque. En faire (de la poésie — ce dont se dit que peut-être quand même ça en est) c'est surtout tenter de comprendre ce que c'est, pourquoi ça est, pourquoi il y en a plutôt que pas ».

Parmi les poètes qui se sont révélés sur la scène des lectures publiques partout au Québec, il y a aussi des gens comme Sébastien Dulude, Marc-Antoine K. Phaneuf, Renée Gagnon, Claudine Vachon, Pascal Angelo-Fioramore, Jonathan Lamy, Mathieu Arsenault, Thierry Dimanche, Jean-François Poupart, Alain Farah, André Marceau, Marie-Ève Comtois, Catherine Cormier, François Guerette (et je peux m'inclure dans cette liste) qui cherchent à comprendre ce que c'est que la poésie en explorant les terres de la performance, des lectures vidéo/musiciens, en éructant de la poésie sonore, en refusant d'élaborer des langages complexes d'intervention, en empruntant des modes de diffusion multicouches sonores, en multipliant les procédés dilatoires pendant la lecture, en simulant des discours révolutionnaires sous forme de confession punk (Arsenault), en riant des archétypes de lecture publique des années 70, en poussant l'autodérision jusqu'à la cruauté post-artaudienne, en tentant de battre des records Guinness de gavage de Ferrero Rocher (MAKP). Tous ces performeurs sont, pour la plupart, des poètes publiés dans des maisons reconnues, Le Quartanier en hébergent quelques-uns, les éditions Rodrigol, l'Hexagone, Triptyque et les éditions Poètes de Brousse, également.

Sortir de cette nébuleuse des lectures publiques, des événements présentés dans le cadre de festivals de poésie, d'off festival de poésie, par des maisons de productions de spectacles telles les Productions Arreuh, les productions (SIC) et les Productions Rhizome, pour ne nommer que celles-là, c'est retrouver le monde du livre de poésie, le tout-terrain des nouvelles voix, comme on se plaît à les nommer, ces œuvres qui ne jurent que par le support papier, son aura et sa sereine légitimité institutionnelle.

Je ne saurais être juste envers la fratrie sans relever la parution d'excellents livres de poésie dans les dernières années, soit, entre autres, aux Herbes Rouges, les œuvres de Mario Brassard, Benoît Jutras, Marie-Josée Charest, Mélanie Grenier, Yannick Renaud, Étienne Lalonde; au Lézard Amoureux les livres d'Annie Laffleur, de Martin-Pierre Tremblay; aux Poètes de Brousse, les livres de Philippe Moore, Kim Doré, Véronique Cyr et Geneviève Blais; à l'Hexagone, ceux de Danny Plourde, Francis Catalano, Thierry Dimanche, Fernand Durepos; au Quartanier, les livres de François Rioux et de Maggie Roussel; chez Triptyque, la poésie d'Aimée Verret; à L'Oie de cravan, le livre de Franz-Emmanuel Schurch; aux éditions Trois-Pistoles, celui d'Erika Soucy; au Noroît, retenons les livres de Patrick Lafontaine, Michael Delisle (de retour en poésie), Charles Drouin.

La poésie n'attend pas les médias pour survivre et se diffuser, elle se dilate et se contracte, surgit, bon an, mal an, explore toujours, se compromet, se définit, se redéfinit, malgré tous les préjugés économiques qui la visent, malgré son abondance artificielle qui la noie.

Que ce soit par l'entremise des œuvres de Roger Des Roches, Jean-Marc Desgent, René Lapierre, Martine Audet, Hélène Dorion, Elise Turcotte, qui stimulent l'imagination des jeunes auteurs; que ce soit grâce aux travaux, aux œuvres de diffusion et aux livres de Nicole Brossard, Pierre Ouellet, Denise Brassard, qui soutiennent un discours intellectuel, de recherche, sur la poésie québécoise contemporaine; que ce soit par le souvenir prégnant des œuvres de Denis Vanier, Gaston Miron, Josée Yvon, Michel Van Schendel, Michel Beaulieu ou Gérard Godin, la poésie québécoise grouille, bardasse, télécharge, coupe tous les cordons ombilicaux qui la lient au passé, habite le présent, baigne parfois dans une modération institutionnelle fade et la culture des clones épigonaux dans les plus vieilles maisons d'édition, mais vit toujours intensément dans les marges.

Marie-Josée Charest,^[qc]

Le Reste du monde

les triangles se fixent
à la montagne
en chaînes immobiles
stagnent
au lieu d'arrêt
au flanc
de travers
comme un cortège de fatigue
la procession de toits
et d'hommes
qui font les cent pas
et font halte
hommes de toutes pièces
forgés
au pan
au ventre

elles s'étendent
sur la colline
sur pilotis
elles se tiennent
sur les hauteurs
dans un ciel
de fils électriques
pierres et murs
en guise d'antichambre
à la sortie
à l'entrée
d'une pièce de terre
du bas monde
du monde ici-bas

le jour prend
sur les vêtements battus
sur le sable neigeux
sur la clôture pleine de sable
le jour fend
la tente
et la main en visière
elle regarde au-delà
panneau
de l'ombre
quand
le jour là
avec elle
regarde
ailleurs
que le jour
voir ce que nous voyons
les pyramides
les parois
la forme abstraite de la tente
l'espace
le vide
à l'intérieur
le volume de la tente
le vide
autour de l'artefact
qui nous observe
du dedans
l'absence à l'oeuvre
des cubes noirs
entre les tentes
et la nuit
comme un rendez-vous
comme une présence

avec ce qu'il faut
où s'en va-t-elle
la file s'allonge
du monde
jusqu'à la table
et elle avance
des enfants marchent
tout derrière
tout petits
dans le sens inverse
de la ligne
de tout le monde
et elle tient
un sac-poubelle
plein
noué
de ce qu'il faut
dedans
comme aujourd'hui
l'ombre des montagnes
à la tombée du jour
à la nuit qui tombe
visages de yeux d'or
les épaules
les dos
les cercles
aux débuts des veilles
constellation de portes ouvertes
sur la nuit
et sur les nids ouverts
cloués au sol

barbelés
une femme s'agrippe
tout autour
sur ce qui tient encore
comme à la clôture
rester debout
yeux
vers quoi
mais rien ne vient
personne
et attendre
et griller
debout
tout petit
sur la terre
il balaie la rue
malgré que
les maisons restent
les maisons sales
près du sceau à déchets
et il lave
quand bien même
que ce qu'il reste
tache
avec des accidents
dans ce lieu étroit
entre deux portes de débris
comme dehors

Geneviève Morin,^[qc]

La petite fabrique du sommeil

Sur les rails, tu trouveras
un bracelet, intact.
Puis viendra le temps du bruit et de la fureur

Printemps impératif

J'ai dans les mains le vêtement d'un voleur : il est doux au toucher.
Le serait t'il autant s'il ne savait pas voler ?

Et autres merveilles

En contemplant ses pieds, elle dit :
J'ai longtemps rêvé d'une action qui pourrait compter.
Je veux dire, compter vraiment.
Puis, je me suis acheté ces chaussures.

La vie est formidable

Pluie abrupte.
Que dire d'une comédie pareille?
On ne peut que fermer son parapluie et chercher sa clef sous les doigts.
Puis on se rend compte que la serrure a été changée, et l'immeuble démoli
depuis longtemps.

Conseils d'une mère à sa fille

Ne fais pas s'envoler des colombes de peur qu'elles ne retombent, pétrifiées.

L'ennui est le luxe suprême : n'en soit jamais privée.

Garde toujours une bouteille de porto dans ta chambre pour en boire avec le voleur qui pourrait entrer.

Promet-lui tout ce que tu veux, mais ne laisse pas ton amant partir avec tes chaussettes neuves.

Bois ton chocolat très chaud.

Marc-Antoine K.

Phaneuf,^[qc]

Intimations croquemitaines

ON FERME SA GUEULE.
ON FINIT SA PURÉE.
ON NE PARLE PAS LA BOUCHE PLEINE.
ON NE PENSE À RIEN.
ON ARRÊTE DE CHIALER.
ON LAISSE SES MAINS SUR LE DESSUS DE LA TABLE.
ON NE SE DÉCROTTE PAS LE NEZ DEVANT LES INVITÉS.
ON NE VA PAS CRACHER SA NOURRITURE AUX TOILETTES.
ON NE SE PURIFIE PAS AU KOOL-AID.
ON S'ESSUIE LA BOUCHE COMME IL FAUT.
ON SE LAVE LA TÊTE À CHAQUE MATIN.
ON NE S'ENDUIT PAS DE VASELINE.
ON NE SE PARFUME PAS À LA MARINADE MIEL ET AIL.
ON NE SE VANTE PAS D'AVOIR PERDU SON HYGIÈNE.
ON NE FAIT PAS LA PART ENTRE LE BIEN ET LE MAL.
ON N'APPLAUDIT PAS À L'ATTERRISSAGE.
ON NE PARLE PAS À SES PLANTES.
ON NE CHANTE PAS DE BERCEUSE À SON GILET.
ON NE COMPOTE PAS CONTRE LE PAPE ALLEMAND.
ON N'EMBÊTE PAS LES GENS AVEC SON UKULÉLÉ.
ON NE DÉFÈQUE PAS SUR LE GAZON DEVANT LA MAISON DU
MAIRE DE MOSCOU.
ON NE VEND PAS DE PATCHS DE NICOTINE AUX ENFANTS PAUVRES.
ON NE SE VANTE PAS D'ÊTRE CELUI QUI MET LE FUN DANS
LES FUNÉRAILLES.
ON NE VÈNÈRE PAS UN GROS GARS ROUGE ET MUSCLÉ AVEC DES
CORNES QUI S'APPELLE STAN.
ON NE S'EXCITE PAS AVEC LE SAXOPHONE.
ON N'AIME PAS GEORGE MICHAEL.
ON NE SE DÉHANCHE PAS.
ON ATTACHE SA TUQUE AVEC DE LA BROCHE.
ON ARRACHE SES BARNIQUES.
ON SE COUPE LES CHEVEUX PAREILS COMME XAVIER DOLAN.
ON S'ÉPILE LES AVANT-BRAS.

ON A LE CUL BORDÉ DE NOUILLES.
ON NE SE FAIT PAS PASSER POUR UN HUISSIER.
ON NE SE PREND PAS POUR NICOLE POLIZZI.
ON NE CHERCHE PAS SON CRI PRIMAL AU SPECTACLE D'ALAIN
MORISOD ET SWEET PEOPLE.
ON NE RAPPORTE PAS DE MORPIONS DANS LE LIT CONJUGAL.
ON CONVOITE LA FEMME DE SON PROCHAIN.
ON L'ÉPIE.
ON COLLECTIONNE SES DÉCHETS CORPORELS.
ON NE CROISE PAS LES FLUX.
ON SE VERSE UN GRAND VERRE DE GIN DE KUYPER.
ON VIDE SON VERRE.
ON LE REMPLI.
ON VIDE SON VERRE.
ON LE REMPLI.
ON VIDE SON VERRE.
ON LE REMPLI.
ON DANSE LA VALSE DE CAMBRONNE.
ON IMITE JERRY LEWIS.
ON IMPROVISE LES TROIS QUARTS DE LA CHORÉGRAPHIE.
ON FAIT CENT CINQUANTE POMPES.
ON NE BLOQUE PAS L'ASCENSEUR POUR FUMER DES JOINTS
EN CACHETTE.
ON NE MONTRE PAS D'APPRÉCIATION DÉMESURÉE POUR LE
PAPE ALLEMAND.
ON N'HALLUCINE PAS DE LÉMURS CATTÀ.
ON N'HARCÈLE PAS LES VÉTÉRINAIRES.
ON NE SE BAIGNE JAMAIS DEUX FOIS DANS LE MÊME FLEUVE.
ON EN CHERCHE D'AUTRES ET DES MEILLEURS.
ON NE PLANIFIE PAS DE SUICIDE COLLECTIF EN CAMPING.
ON NE FAIT PAS DE TRIP D'ACIDE À KATMANDOU.
ON N'EST PAS FRANCINE RAYMOND.
ON N'EST PAS MAURANE NON PLUS.
ON NE SERT PAS LA MAIN DES INCONNUS.
ON EXCLUT LA PERSONNE QUI PARLE.
ON CHERCHE LA PAGAILLE.
ON FAIT SON SKINHEAD BOULIMIQUE EXACERBÉ.
ON SE LA PÈTE.
ON SE CACHE DANS LE CORPS DES APACHES.
ON A UNE VEINE DE COCU.
ON A LA GROSSE VEINE DU COU SORTIE.
ON N'A PAS DE CLASSE.
ON A TOUT VU.
ON A TOUT ENTENDU.
ON SE DÉCOUVRE.
ON ENLÈVE SA CALOTTE.
ON SE MUSCLE.
ON SUE.

ON SUINTE.
ON DEMANDE UNE MÉDAILLE.
ON SE PROSTERNE.
ON SE MET À GENOU.
ON DEMANDE 'PLEASE, PLEASE, PLEASE, PLEASE, PLEASE!'
ON NE QUÊTE PAS LA MAIN PLEINE.
ON NE SIFFLE PAS AVEC LA BOUCHE REMPLIE DE BISCUITS SODA.
ON NE FANTASME PAS SUR HANNAH MONTANA.
ON FANTASME SUR MILEY CYRUS.
ON NE DIT PAS 'SWEET NIBLETS!'
ON LÂCHE SON BOUT.
ON N'EST PAS TRENT REZNOR.
ON N'EST PAS UN ROCK LOBSTER NON PLUS.
ON N'EST PAS SI HOT QUE ÇA.
ON NE COMMANDE PAS DE SPAGHETTI À LA CARBONARA EXTRA
LARDONS CHEZ MCDONALD'S.
ON S'INDIGNE.
ON FAIT DU TAPAGE.
ON CASSE TOUT.
ON VIDE LE JERRYCAN.
ON GRATTE UNE ALLUMETTE.
ON RESTE GROUPÉ.
ON N'UTILISE PAS 'CROQUEMITAINE' COMME ADJECTIF
QUALIFICATIF.
ON RETITRE LE PROGRAMME.
ON ABUSE DES HIBOUX.
ON NE FAIT PAS ATTENTION À LA MARCHÉ.
ON NE FAIT PAS DE CHICHI AVEC LA FEMME DE CHAMBRE.
ON N'EXISTE QUE DANS UN UNIVERS PARALLÈLE.
ON NE PRÔNE PAS LE BILINGUISME À TABLE.
ON NE BAPTISE PAS LES INCONNUS EN ÉCHANGE DE SERVICES
SEXUELS RENDUS.
ON N'ORGANISE PAS DE GOLDEN SHOWERS POUR BÉBÉS.
ON N'AIDE PAS LES PETITES VIEILLES À TRAVERSER LA RUE.
ON REGRETTE SES ANNÉES DE SCOUTISME.
ON NE FAIT PAS DE TOUR DE PÉDOPHILE.
ON NE FAIT PAS DE FILM AVEC UNE FEMME NUE ET DES HANDICAPÉS.
ON NE SE CACHE PAS AUX TOILETTES POUR FULMINER.
ON EN A PLEIN SON CASSE.
ON A RIEN COMPRIS AU FILM.
ON NE SE PREND PAS POUR DE LA MERDE.
ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR.
ON NE DEMANDE QU'À EN RIRE.
ON NE S'IMPROVISE PAS GYNÉCOLOGUE.
ON SOURIT COMME UN IDIOT.
ON N'EN REVIENT PAS.
ON EST TROP CON.
ON NE CHANGE PAS.

ON DÉCOUPE LA PARENTÉ À LA CHAINSAW.
ON MET LES COSTUMES D'AUTRES SUR SOI.
ON N'OUBLIE PAS LES INSTANTS D'INNOCENCE.
ON ATTRAPE DES AIRS ET DES POSES DE COMBAT.
ON FAIT SON PETIT KARATÉ KID.
ON S'EMBALLE LES MAINS ET LES AVANT-BRAS AVEC DU FIL BARBELÉ.
ON CHANTE DES RENGAINES INSOLENTES.
ON NE RIGOLE PAS AVEC LE ZOHAN.
ON LUI FAIT LA PRISE DU PÈRE MARQUETTE.
ON EST FIER DE SON COUP.
ON SE REMUE.
ON S'ÉPIVARDE.
ON CAPOTE.
ON SE CALME.
ON RESPIRE.
ON S'ÉPANOUIE.
ON ATTEND LE PRINTEMPS.

Marie-Pierre

Sirois,^[qc]

jour 1 de la démolition un appartement sera bientôt aspiré dans le tube
place à la toux jour 2 les portes s'ouvrent – attaches rompues – des voisins s'en
mêlent

ils veulent tousser aussi jour 3 comble de débris et ras de poudre
les moineaux ont la gorge irritée jour 4 dans l'air des particules s'installent et
travaillent à

l'extinction des voix jour 5 flottement des humeurs solives nues
chanson douce entonnée par les voix rauques jour 6 jeu d'équilibre

jour 7
roc

il faut rebâtir au cœur d'une île
qui a malencontreusement tendance à asphyxier son

fleuve

une nuit un rêve
avait coupé
le pont d'acier
en deux
pour traverser
il fallait faire
à l'aveugle
un bond de géant

le rêve ne précise pas
si la rive
avait revêtu
son tapis d'oies
pour amortir
le choc

de l'insularité

bouts de bois
au canif
taillés brut

(le beau kiosque)

irréguliers morceaux d'enfance
qui se détaillent
à quelques sous
si vous avez du
petit change

les grosses coupures sont déjà
dans nos doigts

sur la grève –
tessons
de bouteille
polis par la
marée

bonbons du fleuve

6 juin 2011

Notices

Marie-Josée Charest

née en 1982, vit à Maria, au Québec. Elle a publié en 2010, aux éditions Herbes Rouges, son premier recueil « Rien que la guerre, c'est tout ». Des poèmes dans diverses revues québécoises. Elle bénéficie d'une bourse d'écriture du Conseil des Arts et Lettres du Québec.

Geneviève Morin

est née au Québec en 1974. Après des études universitaires (création littéraire), elle publie en 2008 « Combien d'heures par jour à rester assis sur le lit en attendant de s'envoler ». Ses textes « la petite fabrique du sommeil », « printemps impératif », « et autres merveilles » ainsi que « la vie est formidable » ont fait l'objet d'une publication dans la revue nord-américaine Contemporary Verse 2. Le poème « conseil d'une mère à sa fille » a été publié dans Estuaire, revue québécoise à laquelle Geneviève Morin collabore régulièrement.

Marc-Antoine K. Phaneuf

Né en 1980, artiste et auteur, vit et travaille à Montréal. Depuis 2004, son travail a été présenté dans plusieurs centres d'artistes autogérés et galeries du Québec. Il a publié deux livres de poésie aux éditions Le Quartanier : Fashionably Tales, une épopée des plus brillants exploits en 2007 et Téléthons de la Grande Surface (inventaire catégorique) en 2008. En 2010, il a publié le Carrousel encyclopédique des grandes vérités de la vie moderne, livre d'artiste coproduit avec le designer graphique Jean-François Proulx. En Europe, il a participé en 2011 à des lectures au Festival MaelstrOm, à Bruxelles, et au Festival de Poésie sonore de Paris.

Marie-Pierre Sirois

Née en 1973, elle a fait des études en littérature et en muséologie et enseigne au Collège de Maisonneuve, à Montréal. Son premier recueil « résoudre ultérieurement » est publié en 2010, aux Éditions de l'Hexagone.

Samir Tahrán / Yannic Lefranc,^[sy] *LITTÉRATURE ORALE SYRIENNE EN FRANÇAIS*

Qu'est-ce qui intéresse les Syriens qui racontent et écoutent des histoires ? Les mêmes choses qu'en France ? Oui en gros, c'est-à-dire en abstrait. Amour, rire, ruse, oppression, résistance, imagination.

On a voulu traduire au plus près de l'arabe parlé, et fabriqué une variété de français qu'on vous invite à lire à haute voix. Ça fera mieux passer les « i zont » (ils ont), et les « çui » (celui). Arabe parlé, français parlé, donnant, donnant.

On a voulu faire lire suivant l'ordre des mots, donc des images, de l'arabe syrien. C'est le cinéma de la langue.

On se dit qu'en lisant les histoires, tu vas un peu apprendre... tu vas toi-même aussi... penser un peu comme les Syriens qui ont appris à parler et à ressentir-penser avec.

Des notes jouent les filets. Pour aider les yeux on a segmenté par coupe rythmique et groupes de souffle. Le vide au bout de la ligne invite à rêver.

Samir TAHHAN est poète, il écrit en arabe et en espagnol. Plusieurs recueils. Vit à Alep (Halab), au nord-ouest de la Syrie. Il collecte, mémorise et raconte les oeuvres de l'imagination populaire syrienne.

Yannick LEFRANC est linguiste, spécialiste de Français Langue Étrangère. Il a enseigné six ans à l'Université d'Alep. Vit à Strasbourg. Grâce à Samir Tahhan, il a pu, en arabe et en français, découvrir la richesse de la littérature populaire syrienne.

L'OPPRESSION DES CITOYENS

(Extraits)

À lire à haute voix en marquant des pauses
et en faisant comme si c'était du français.
Une fois, pour voir.

L'auteur, un vieux chrétien avec de grandes moustaches, était un vagabond qui allait de jardin public en visites, au début des années 90.

1

Premier que je commence et je dise °. ° : avant de commencer à parler
Priez sur Taha le messager °. ° Le poète, chrétien, invoque Mohammed
pour montrer qu'il s'adresse à tous.
À sept livres elle est l'assiette de fèves °. ° : ce plat des pauvres coûte très cher
Ô Mon Dieu couvre ° et aide. ° : protège-moi
Montrez-moi ô Gens de Bien : je m'plaint à qui !?

3

Il était, en Syrie, du mouvement °. ° : il y avait du travail
Et les gens en eux i zavaient une bénédiction °. ° : quelque chose en eux leur
donnait de la force :
L'edieu les avait bénis
S'il te fallait un policier ou un gendarme,
Alors, lui était des fidèles ° ! °...aujourd'hui par contre, c'est des traîtres
Montrez-moi ô Gens de Bien : je m'plaint à qui !?

5

I vivaient dans le hall
Et leurs noces : sur le phonographe °. ° : ils se sont mariés sans musicien,
avec un phono emprunté
Aujourd'hui i zont étudié la tricherie
Et i sont devenus des escrocs.
Montrez-moi ô Gens de Bien : je m'plaint à qui !?

12

Ô salut sur « Fils ô ° » .

° Expression turque.

Ils étaient perles et corail ° .

° : pour les gens, leurs enfants
étaient des pierres précieuses

Le citoyen il est devenu un lâche.

De son fils, il a pas confiance.

Montrez-moi ô Gens de Bien : je mplain à qui !?

17

I sont partis à trois heures.

Triste, je suis pas joyeux de leur malheur.

I zont pas agrippé ces patates,

À quatre-vingt dix pour cent ° .

° : 90% d'entre eux n'ont pas réussi

Montrez-moi ô Gens de Bien : je mplain à qui !?

19

Le pauvre il a dit : de son temps,

La pauvreté doux sont ses jours.

Aujourd'hui, i se sont brûlés, ses films ° .

° : la pellicule a pris le jour :
tous ses projets ont échoué

Comment il vit, Ledieu contre lui ° ?

° Jeu de mot avec allah 'alim
(Ledieu est Le Savant)
et allah 'alin
(- même - Ledieu est contre lui)

Montrez-moi ô Gens de Bien : je mplain à qui !?

21

On tirait une livre dans la semaine.

Et yavait un de nous, il possédait la citadelle ° .

° : la citadelle d'Alep :
c'était la vie de château

Maintenant, la veillée : à la bougie ° .

° : on veille à la bougie

Ô regret. Comme les ânhumains ° .

° hamîrîn : mot-valise de l'auteur

Montrez-moi ô Gens de Bien : je mplain à qui !?

30

Depuis le commencement, i zétaient, les gens

Comme les perles et les diamants.

Chacun il est devenu un ouistiti ° .

° : malin comme un singe

Aujourd'hui, il est venu dans leur cœur un soupçon

Sur l'un l'autre : glaçhommes ° !

° mot-valise : hommes froids et durs

Montrez-moi ô Gens de Bien : je mplain à qui !?

33

Chaque gars : comme la rose.
À la coopérative, i vaut une chaussure.
Crois-moi ! Comme le dévoyé,
Elle a besoin d'allumette et d'essence °. ° : il faut mettre le feu à toute la société
Montrez-moi ô Gens de Bien : je mplain à qui !?

40

Je suis parti une fois à la boutique.
J'ai dit : « Je veux des grenades ».
I m'a dit : « Parents-et-plaines ° à l'artiste ! ° : bienvenue
Tu m'as apporté un papier des dirigeants ° ? » ° : une autorisation
Montrez-moi ô Gens de Bien : je mplain à qui !?

41

Elle est allée pour apporter ° les provisions. ° : elle est allée faire les courses
I lui a dit, le fonctionnaire ° : « Folle ! ° ...de la coopérative
Je te donne quelques olives.
Sur le noyau°, on veut une consigne.» ° : pour le noyau
Montrez-moi ô Gens de Bien : je mplain à qui !?

44

Un voleur, s'il pille seul ° ° : s'il vole pour lui, pour manger
Sûr que Ledieu i lui fait l'aumône°. ° : l'aide, en laissant faire
Voilà ! : qui mange de ses efforts ° ? ° : qui vit de son travail ?
Ô patriote ! Ledieu parmi les patriotes ° ! ° : Ledieu se retrouve au même niveau que les simples citoyens et ne peut les aider
Montrez-moi ô Gens de Bien : je mplain à qui !?

45

Mon père il était ouvrier de métier à tisser °. ° : tisserand (très pauvre à l'époque)
À chaque dent i nous faisait manger une couleur °. ° : on avait plusieurs plats par repas
Qu'il se lève de sa tombe aujourd'hui
Et voie : tous on travaille et on a faim.
Montrez-moi ô Gens de Bien : je mplain à qui !?

49

On est partis à la coopérative.
Des femmes, l'une sur l'autre entassées.
Tomates écrasées ° !

° À la fois on était comme des tomates
écrasées et on n'a trouvé que des
tomates écrasées

- Ne parle pas ô misérable !
Montrez-moi ô Gens de Bien : je m'plaints à qui !?

54

Le lion syrien depuis longtemps
En Ledieu il a foi.
Faudrait qu'i reste dans la boutique
Et de sa main i distribue les portions °.

° : les produits alimentaires de base,
subventionnés

Montrez-moi ô Gens de Bien : je m'plaints à qui !?

55

Notre lion °, Etdieu, il est bon.
Avec ses faits, tous, il est noble.
De tous les gens il est bien aimé.
I ne nous sait pas opprimés.

° Allusion à *Hafez al Asad* ('*asad* = lion)

Le fonctionnaire et la direction i zont pillé les portions °. °...pour les revendre
L'Etat il a pillé le monde.

Montrez-moi ô Gens de Bien : je m'plaints à qui !?

UN PASTEUR, UN CHEIKH

Modes d'emploi

- . On reproche à quelqu'un de ne pas remplir ses devoirs religieux ?
Il réplique avec cette histoire.
- . Un non pratiquant peut aussi se justifier en la racontant.
- . Attention : le récit peut être interprété dans un sens pieux et/ou chrétien parce que le pasteur marche sur l'eau.
- . Usage : un religieux (curé ou cheikh) vient de passer, on critique son utilité en s'appuyant sur cette histoire.

Un pasteur il est descendu à Alep
pour vendre la laine de ses moutons.
Il a posé la laine à terre et il a dit :
- Ô Maître ° ! ° Rabb (autre nom de Ledieu)
aie pitié de moi, pour que j'aie pitié de Toi !
Ô Maître ! aide-moi, pour que je T'aide !

Mais le hasard
yavait un cheikh présent,
et il a entendu.
Et quand il a entendu
elle s'est affolée sa folie.
Il l'a arrêté et i lui a dit :
- Eh toi qui es-tu !?
Et pour qui te prends-tu
pour tu donnes ta pitié à Notmaître !?
Eh toi !
Pourquoi Ledieu il a besoin de quelqu'un comme toi
ou comme moi
pour donner sa pitié !?
Ô descriptif !
Ô évaluatif ° ! ° : avec quel adjectif caractériser ça !
Et il a descendu un coup
sur ses parties douloureuses
et non douloureuses.

Et il est allé, le pauvre
i s'est mis à pleurer, et à crier
et il est entré chez le cheikh ° °... pour lui demander sa
protection, comme quand on
entrait chez un Bédouin.

et i lui a dit :
- Pardieu ! Ô mon cheikh !
je suis un type ignorant, illettré,
je connais pas ma gauche de ma droite,
alors m'excuse pas si j'ai fauté °.
° : je ne mérite ni pardon ni
condamnation
(comme le fou ou l'animal).

Et enseigne-moi
ce que je dois dire,
et je te promets que je le dirai toujours !
Alors le cheikh i l'a lâché et i lui a dit :
- « Celui qui reconnaît son péché
i n'a pas de péché ».
Va.
Mais tu dis
à partir de maintenant et ce qui va :
"Ô Dieu !
aie pitié de moi !
Ô Dieu !
Aide-moi !"

I sont allés des jours,
i sont venus des jours.
Et un jour il était, le cheikh,
à marcher près de la rivière.
Et justement soudain
i voit quelqu'un,
du deuxième côté de la rivière :
i passe
et i se met à courir sur l'eau
en criant.
Et i disait :
- Ô mon Cheikh ! Ô Cheikh !
Je t'en prie, reviens !
Reviens me rappeler comment prier !
Pasque mon cerveau il est petit,
et j'ai oublié !

Çui-là le cheikh,
quand il a vu ce type
courir sur l'eau,
i se mirent, ses yeux,
dans le disque de sa tête °.

° : ses yeux se sont agrandis et ils
lui ont recouvert tout le haut
et l'arrière de la tête (voir chez
Tex Avery).

Et sa raison allait voler de sa tête.
Et i s'est rappelé que
c'est çui-là le pasteur
qui disait :
"Ô Maître ! aie pitié de moi
pour que j'aie pitié de Toi !"

Et i lui a dit :
- Retourne à ton désert
et change pas ta prière.

UNE FILLE FRANÇAISE

Un

il est allé étudier en France

Et il a aimé une fille française

et i l'a épousée.

Et i s'est étonné beaucoup

Pasqu'elle est sortie vierge °. ° : elle s'est révélée vierge

Et, à la limite de sa connaissance °, ° : autant qu'il sache

ya pas de vierge dans toute la France.

Alors il a acheté un cadeau

et il est allé chez tonton père de sa femme.

Et i lui a dit :

- Je te félicite pour ton éducation de ta fille !

Elle est sortie vierge.

Et accepte ce cadeau

récompense pour cette éducation.

Le père i lui a dit :

- Félicite sa mère.

Parce que la grâce dans son éducation,

à elle

et pas à moi la grâce °. ° : c'est grâce à elle et pas à moi

Celui-là il a pris le cadeau

et il est allé chez sa belle-mère

et i lui a dit :

- Je te félicite pour ton éducation de ta fille !

Elle est sortie vierge.

Et accepte ce cadeau

récompense pour cette éducation.

La mère e' lui a dit :

- Félicite ma fille.

Parce que la grâce à elle

et moi pas à moi la grâce.

Il est allé chez sa femme

et i lui a dit :

- Je te félicite pour ton honneur et pour ta vertu.

Et accepte ce cadeau récompense.

Parce que tu t'es conservée toi-même.

Sa femme e' lui a dit :

- Remercie le derrière

qu'a protégé le devantière !

COMPTINE

Ledieu-Lui-l-plus-grand
Un coq noir de suie
Une poule avec son cul dpoule
Elle a tué son mari
I sont venus les poussins
Des poux et des lentes
I zont prié Lmiséricordieux
Tous ensemble
Amen

LE VIEUX ET LA PETITE FILLE

Un vieux il a épousé une fille petite °
La nuit de l'entrée °
dans le matelas °
i s'est mis le vieux
tout peu °
il fait :
- Eé ! éé ! éé !
Et la fille e' lui a dit :
- Ya chose ? °
Après i lui a dit :
- Elle t'a dit chose ta mère
qu'on va faire ° ?
E' lui a dit :
- Elle m'a dit on va se marier.
I lui a dit :
- O dommage !
Pasque moi
j'ai oublié ce que je dois faire.

° : une très jeune fille
° : la nuit de noce
° : sur le lit
° : par à coups
° : il y a quelque chose ?
° : est-ce que ta mère t'a dit ce qu'on allait faire ?

MENU DU CASSE-PIEDS

Se dit entre amis intimes pour plaisanter sur une invitation, ou encore pour se moquer d'un avaré. On peut aussi le raconter en invitant quelqu'un qui ne le mérite pas.

- Je t'en prie, dîne chez nous.

- C'est quoi votre dîner ?

- Mon dîner ?

De la soupe aux débris de charbon

Et du msaqa ° de chêne

° Plat d'aubergines froid.

Et du feuilleté de chaises

Et des pâtes aux vers

Et du kebbé à la merde

Et des pines farcies

Et du pot-au-feu aux pets sauteurs.

MENU DU CASSE-PIEDS (autre version).

- Je t'en prie, déjeune chez nous.

- C'est quoi ton déjeuner ?

- Mon déjeuner ?

De la volaille dans le ciel

Des poissons dans l'eau

De la neige grillée

De la laine sans mouton

Des cornes avec les os

Des plumes sans poulet

Des culs avec leur farce

Des pines au yaourt

Des cons à la sauce naturelle

De la glace de braises.

UN CURÉ, UN CHEIKH

Le notrepère ° i lui est sorti un voyage ° ° : curé ° : il devait partir en voyage.

Il a dit au cheikh :

- T'es un homme de religion
et moi je suis un homme de religion.
Pourquoi tu t'assois pas pendant mon absence
et tu entends la confession !?

I lui a dit le cheikh :

- Mais moi je sais pas comment confesser !

I lui a dit notrepère :

- Chose pas difficile !
Je t'écris une liste de pénitences

et toi

tu écoutes tu regardes et tu lis.

I lui a dit le cheikh :

- Très bien.

Et il a pris la liste

et i s'est assis.

Elle est arrivée une fille.

E' lui a dit :

- Notrepère j'ai honte,
mais qu'est-ce que je peux faire, c'est arrivé.
Mon fiancé i m'a brossée °.

° : frottée sans pénétrer
pour ne pas être déflorée

Le cheikh il a regardé dans la liste :

"Bisou : cinq livres.

Etreinte : cinquante livres.

Caresses avec enlacement : cent livres.

Baise : mille livres".

Pas de brosse !

I lui a demandé :

- I t'a fait un bisou ?

La fille :

- Mm... °

° : "oui" timide.

- I t'a étreinte ?

La fille :

- Mm...

- I t'a caressée ?

La fille :

- Mm...

- I t'a baisée ?

- Non !! Non !!

Le cheikh :

- Très bien.

Va te faire baiser et viens payer mille livres.

SLOGAN NATIONAL

Notre idéal :
Unité
Liberté
Socialisme

SLOGAN TOURNÉ EN RIGOLADE

Notre idéal :
Fiancé
Villa
Voiture

LE MARI, SA FEMME ET L'ÂNESSE

. Une femme peut donner cette blague en exemple à une amie qui se plaint de son mari volage.

Une a vu son mari i montait son ânesse.
Elle a fait celle qu'avait rien vu
Et elle est allée sans dire un seul mot.

A midi il est venu son mari, et il a dit :

- Où est le repas ?

Elle est allée lui apporter une marmite couverte
et e' l'a posée devant lui.

Çui-là il a ouvert la marmite.

Il a vu, dedans, du son.

Il a trouvé ça bizarre.

Alors il a appelé sa femme

et i lui a demandé

- C'est quoi ça !?

E' lui a répondu sa femme :

- Etdieu, mon savoir est ton savoir ° !

° : j'en sais pas plus que toi !

Je sais pas.

Pasque,

ta deuxième femme, aujourd'hui, a fait la cuisine.

LE GARS ET LE CHEIKH

Ya un gars i s'est aperçu
qlé cheikh il arrange sa mère°.

° : il la baise

Alors il est parti et il a dit à son père :

- Père, le cheikh il arrange Maman !

Le père a hoché sa tête et lui a dit :

- Il-l'arrangera-Ledieu°, ô toi mon fils !

° : Ledieu/Allah va s'occuper de lui
Jour après jour

le gars

i peut plus supporter çtravail°.

° : cette chose-là

Encore le cheikh

à longueur de temps

arrange sa mère

et encore son père lui dit:

- Il-l'arrangera-Ledieu, ô toi mon fils !

Alors il est parti

et il a pris deux noires d'araq°

° : deux bouteilles d'araq noires

et il est monté au minaret avant l'appel°

° : l'appel à la prière

et i s'est assis à attendre.

Alors quand est arrivé lcheikh pour l'appel

il l'a poussé lgars avec son pied

alors il est tombé

et il a roulé du haut d'escalier

jusqu'en bas.

Et il est mort.

Et quand il a été mort

il est descendu lgars

et il a arrosé son corps avec les deux noires

et il est allé dans son chmin.

Et rien senti et rien su°.

° : ni vu ni connu

Et ainsi tambourina lmonde°

° : les gens ont dit partout

le lendmain

que lcheikh était monté faire appeler à la prière

lui saoul

si bien qu'il est tombé d'escalier

et il est mort.

Et commença lproche et le lointain

et le ptit et lgrand

et lbon et lméchant

à le supermaudire.

Et entre la parole qui monte

et la parole qui descend sur le cheikh
il est vnu lgars chez son père
et i lui a dit : - Sur-ton-dire° ° : - Tu sais
lcheikh est monté saoul pour appeler à la prière
il est tombé
et il est mort.
Alors i lui a dit le père :
- O toi mon fils!
jt'avais pas dit
qu'il l'arrangerait Ledieu !?
Ici a ri le gars
et il a dit à son père :
- Eh toi vas-y !
si j'l'avais pas arrangé
il était toute sa vie
à arranger ma mère !

Patrick Beurard- Valdoye,^[hm] HILDA MORLEY

Au Black Mountain College en 1956, à l'issue d'une « farewell party » en l'honneur d'Hilda Morley et du compositeur Stefan Wolpe, une photo est prise. On y voit Charles Olson, Robert Creeley, Wolpe et quelques autres. Mais Hilda Morley a réussi à ne pas être sur la photo.

Son premier livre *A blessing outside us* paraît lorsqu'elle a soixante ans. Encore aura-t-il fallu que Denise Levertov se batte et écrive un essai sur « le plus grand des poètes américains non publiés. »

C'est un peu la faute à H. D. (Hilda Doolittle). Quand Hilda Morley, la vingtaine, la rencontre, elle s'entend dire : « Ne publiez pas trop vite. » Plutôt un mauvais conseil, reconnu Hilda Morley à la fin de sa vie.

C'est aussi la faute aux « phallic energies » du Black Mountain College, comme le reconnaîtra Creeley — qui l'avait publiée dans la *Black Mountain Review*. À leur contact pourtant, ses poèmes louant les anciens (notamment les peintres), d'essence expressionniste et panthéiste — via la mythologie grecque, comme chez H. D. ou Rilke — évoluèrent vers une forme ouverte et construite.

Aussi, elle se consacra entièrement à la maladie de Stefan Wolpe dix ans durant. Son talent est précoce. Née Auerbach, à New York en 1916, d'un père hassidique russe et d'une mère sioniste et féministe, elle entre en correspondance avec William Butler Yeats. Après une adolescence à Haïfa, elle étudie à Londres, se marie, divorce, se remarie avec le peintre Eugene Morley, divorce. Elle côtoie les Expressionnistes abstraits new-yorkais, dont elle fut parfois la muse. Cette proximité développe son aptitude aux points de vue multiples et fluctuants, comme aux soudains changements d'échelle. Mais aussi sa préoccupation pour la perception des couleurs.

Si Hilda Morley ne recherchait guère un strapontin de la visibilité sociale — l'encouragement de Wolpe et d'amis semblait la contenter, comme celui de Joan Miro qui l'appelait « La poeta », ou celui du peintre John Blee — elle goûtait à l'intensité poétique des mots, à leur sensualité, à leur capacité à tisser des liens étranges, à faire jaillir du réel les coïncidences discrètes.

Elle mourut à Londres en 1998.

Hilda Morley, c'est l'histoire d'un oubli ; c'est une quasi page blanche de l'histoire des arts poétiques. Elle y aura superbement contribué. Mais le temps garde ses archives à jour...

Ces traductions sont surtout extraites de : *To Hold in my Hand, selected poems, 1955-1983* (The sheep Meadow Press, N.Y.C., 1983) et de *The turning* (Asphodel Press, Rhode island, London, 1998).

Les cinq derniers poèmes ont été traduits en duo avec Séverine Daucourt-Fridriksson.

« brillant comme
l'œil d'un enfant »
dont l'ongle du pouce grandit
selon la forme d'une griffe d'aigle,
ce qu'il y a de
mieux en peinture
À Kirby Lonsdale, dans le Yorkshire,
où Turner dessina ses premiers paysages de montagnes,
j'ai acheté pour deux guinées
Mariage du paradis et de l'enfer de Blake, 1821
& Turner avait alors quarante-six ans
& là j'ai donc lu :

« Et quand Tu vois
un aigle, Tu vois un pan de génie.

Redresse

la tête », dit Blake.

Ces après midi de fin
septembre 76, à présent là,
le ciel, la rivière flamboyent
au bout de Bank street, à Bethune.

Le trottoir
vibre sous une lumière s'y déversant
Nous sommes détenus par elle.
Nous sourions.

Je retiens mon souffle pour voir si
la caissière du supermarché
va être gentille avec la dame âgée incapable
de lire l'étiquette du prix sur
une miche de pain.

Puis je respire normalement,
car oui, la voilà serviable oui, elle est
aimable.

Dehors sur le
trottoir, la lumière se dévidant
est celle dans l'œil
d'aigle (ou l'œil d'un
enfant)

(J'ai vu ça une fois dans l'œil d'un homme :
mais il est mort depuis maintenant
plus de quatre ans)

Soutirant la chaleur des
surfaces,

la lumière est
sans calcul,
elle est à présent un don
elle est justifiée.

La mouche

J'aurais à t'adresser
une prière
à nouveau,
Aphrodite,
collée de nouveau à ce rayon
de miel
comme l'an passé : mouche
piégée au papier tue-mouches
par mes
jambes dans cette transparence
sucrée
incapable
de remuer ni ailes ni
bras incapable
de tourner la tête vers
la droite ou la gauche
Comment m'as-tu
statuifiée dans une telle
position, chère déesse, que j'ai servie
fidèlement
durant toutes mes années
de femme.
Aide-moi, déesse :
donne-moi les bons remèdes
contre cette blessure,
mais ne me guéris pas
entièrement,
car si tu me désignais
une issue,
je ne la prendrais pas.

Nature coye

Pour John Blee

L'extérieur, novembre,
le froid soufflant
sur notre visage, descen
dant Madison –
l'intérieur du petit immeuble,
aquarelles, les dernières, de Cézanne
Nous nous tenons face à
l'une d'elles, sur le mur du fond : un flacon, les pommes
une bouteille
et les verres lumière sur eux,
du liquide
dans la bouteille
Chaque chose qui est lumineuse
en mouvement ascendant,
et monte là-haut
en nous soufflant dessus
Tout qui est physique
et gravité, ou pourrait être
sujet au déclin
transformé en
vapeur, en nuage,
en énergie
du mouvement, de la lumière en soi,
pourtant la vapeur
c'est du solide,
le nuage c'est du tangible,
la lumière c'est de la substance
et je dis – Louange,
louange c'est ce qui est, faisant
les pommes, le flacon, la bouteille
et le mur derrière les faisant gravir
lumineux autant que pleins,
remplissant
les interstices en nos corps de mouvement
et de lumière, pas un seul
intervalle qui ne soit concerné.
Par cette expérience tout ce que
j'ai
pu apprendre de
toute transformation est inappris,
mal
appris,
sinon pas assez bien
appris.

Un mille-oiseaux

Un mille-oiseaux — ils se sont envolés de
ta bouche à ton dernier souffle

comme tu l'avais dit
ils l'ont fait

& m'ont affolée :

m'affolent encore.

Près de 48 mois ont passé & le battement
de ces ailes hante, habite

la pièce où
assise

j'écris, la pièce

de ton dernier voyage :

un cliquetis

d'ailes a transpercé les cloisons.

Quelque chose s'est immobilisé.

Quelque chose

n'est pas en mesure d'aller au-delà.

Voilà que les ailes

restent figées

& je chancèle de

part en part

fragile

mes gestes à peine perceptibles car respirer
est impossible dans ce silence

& il me faut fixer cette force

en mouvement,

ces ailes énormes

volant à nouveau

Alphabet

Tas de feuilles ici tapissant les rues
en roses-oranges en jaunes, jaunes-verts,
carmin et brun roux
toutes balayées
par petites flaques, entrelacées
en motifs de tapis persan presque,
comme si
ces rues en étaient venues à s'animer comme
forêts s'animent,
tiges-formes,
feuilles-formes plues
ou levées
vers un autre niveau,
chaque feuille
détenant un secret à demi-mots couverts,
mi-découverts,
un alphabet
de signes tout juste commençant à
dévoiler leur sens :
forêts
de notre enfance en dérive sur
ces trottoirs,
ces pieds mouvants,
qui nous déroutent,
qui nous reviennent.

Comment avons-nous pu rester debout

Comment avons-nous pu rester debout cette nuit, riant
et faisant l'amour ?

La nuit durant nous blottissant
amour faisant par intervalle, ou bien allongés là nous
souriant avec de petits bruits
joyeux pour nous faire rire ?

Une fois tu as dû
allumer une cigarette, t'asseyant
sur le rebord du lit pour fumer, une main
posée sur moi & soudain c'était
l'aube avec tout son chorus inouï
de piapias d'oiseaux, d'appels, de sifflets,
gloussant, soupirant & cantilant, s'essayant
à des salves sonores, tantôt liquides tantôt rauques,
gutturales ou limpides, insistantes, éloquentes,
enthousiastes, persuasives — d'un discours appuyé,
excité, effréné, aux questions réponses concordantes,
plein de particules du dire nécessaire qui
prit la relève & nous avons avancé, les avons
rejoints par nos gémissements, nos éclats de rire,
fredonnant, murmurant — une montée du plaisir
de toute sorte, sur ce lit loué, dans
cette chambre louée donnant sur le jardin,
basculés en profondeur, retournant à
nos plus chers désirs d'enfance, nos appétits,
les certitudes de nos corps d'adultes à présent
basculés dans
le rêve l'accompli, nageant & volant
jusqu'à nous endormir ensemble
agrippés l'un à l'autre
dans la nuit finissant,
le jour se pointant

Sereine

Berlottier,^[apoe]

Poème de la vidéosurveillance

(extrait)

ombres sans tête
sur la moquette et
qui bougent un peu
les livres sont dans l'ombre
ou ailleurs
sa tête est dans sa main
on ne sait pas s'il pleure
tout à l'heure l'image viendra
le reprendre sans le consoler
ça bouge vite
quand il se passe quelque chose
mais ça bouge pareil
si rien personne
les deux hommes côte à côte ont la même
façon de tenir leur joue avec la main
mais ça ne veut rien dire du tout ce sont
toujours les mêmes visages les mêmes dos
penchés sur les tables une poubelle
un escalier
des chaises vides
une photocopieuse en contre-plongée
il y a deux taches sur la moquette
et personne ne fait des photocopies
les lèvres de l'homme bougent
sa montre brille
la salle est calme

tout cela est très monotone
et toujours ce vide
pendant que les cambrioleurs s'activent
fracassent les portes mais quoi
sur l'écran rien
ou bien cet homme
qui porte une casquette blanche on dirait
un masque de commedia dell'arte
et encore la poubelle noire
et les dos flous
les taches sur la moquette
un homme frotte doucement ses paupières
comme si ses yeux étaient pleins de sable
souvent c'est une porte vitrée qui revient
personne qui
le blanc des feuilles
étalées sur les tables
éblouit et noie les visages
dans une succession saccadée
mystérieuse et non mystérieuse
nuque courbée comme si
trente ans avaient passé sur le fil
avec un homme penché tout au bord
ses grands bras blancs
toutes les plumes éparpillées sur l'écran
il se force penché sur les pages
et je dois résister à la tentation
d'avancer la tête pour voir
son vrai regard
dissous
dans le gris de novembre qui tombe
une pluie fine derrière les vitres
j'écris ces mots
comme si je traçais dans le ciel
les mouvements d'une gymnastique
invisible et secrète
non pas que cela me maintienne en bonne santé non

car le temps que j'écrive ces lignes il a disparu
sans laisser sur la table
d'autre trace qu'une petite feuille de papier
rappelant le règlement par exemple
pensez à éteindre votre téléphone portable
etc. pendant que de l'autre côté de la vitre
un homme tond la pelouse
habillé de vert réel
et si je regarde la salle ils sont de nouveau devant moi
si colorés si doux
affranchis des fantômes brumeux
qui leur tenaient lieu de preuve sur l'écran
et le blanc irradiant des feuilles
on ne peut pas lire sur leurs épaules pas
effleurer les joues et presque rien
du visage sentir ni les sourires et rien
de ce qui peut se promettre en cachette
au bord des livres et quand ils parlent
c'est un tel silence venu de leurs lèvres
ou juste que le son est coupé
et ça n'en finit pas de trembler
comme une histoire qui aurait très mal tourné
si je demande lequel
de ces corps saurait me rejoindre
à peu près là ou juste au-dessous
et je regarde ce monde
comme il se donne
disparaissant
cendreux
parfois l'éclat d'une épaule nue
et de toute évidence ça ne sert à rien
de toute évidence personne ne regarde
fiction brouillard
ainsi serions-nous séparés pour toujours
et pas vraiment non plus
protégés

Frédérique Guétat-Liviani,^[apoe] *Prières de. L'après-midi*

Prière d'emprunter l'ascenseur des visiteurs

Elle circule dans les couloirs sans regarder où elle va.
Son itinéraire n'est pas le bon c'est un itinéraire ancien elle se trompe.
Il faut prendre de nouvelles habitudes. Leur montrer qu'elle s'oriente seule.
Elle sait maintenant qu'elle est comme le monde pleine de régions.
C'est cela qui a changé avant elle n'en savait rien.
Ils expliquent pourquoi ils veulent qu'elle revienne.
C'est à cause des régions et de leurs fonctions.
Le moindre dysfonctionnement pourra se dessiner dans l'espace.
Cependant la cartographie est changeante.
L'image se transformera dans le futur comme elle s'est déjà transformée
auparavant.
Ils lui demandent de regarder les lettres d'un alphabet.
Puis après de ne plus les regarder seulement les imaginer.
Elle aime beaucoup les exercices proposés. Et aussi le lexique employé.
Les molécules d'eau les noyaux d'hydrogène les matières blanche et grise
les rubans qui tapissent et le plissage du au perpétuel mouvement.
Ils lui promettent même de retrouver l'engrangement d'il y a très longtemps.
Les propos sont rassurants le cabossage n'est pas grave.
Une boîte c'est ce qu'il y a dedans qui est important.
Attentive elle écoute contente de les revoir de savoir qu'elle les reverra.
Rassurée elle apprécie la régularité des visites.
Elle retrouve sans s'égarer le chemin jusqu'à l'ascenseur.

Prière de respecter la ligne de confidentialité.

Après ils se déshabillent. Il faut bien se nettoyer.
Ils voient leur corps. Ils ne l'avait plus vu depuis un long moment.
Il est tout cabossé. Ils ont du mal à le laver.
Les cheveux sont drus au toucher mais tombent au premier shampooing.
Il ne faut pas oublier la pommade.
La passer là où manquent les morceaux.
C'est en enduisant qu'on sent les renflements.
Et puis les trous.
Ils prétendent que ces trous ne sont pas les leurs.
Il font couler l'eau dessus en mesurent la profondeur puis remontent en surface.
Pour se rhabiller ça va plus vite.
Maintenant ils sont présentables.
Ils retournent dans la rue des autres n'ont rien à craindre.
Les corps font front la guerre est dedans.
Les soldats ne franchissent pas la ligne de démarcation.
Pas de temps pour le recueillement.
Pour le monument on verra plus tard.
Il faut trimballer un tas de médaillés de pensionnés d'invalides et d'amputés.
Ces corps juste s'en approcher ce serait les profaner.
Alors ils se tiennent à distance et à l'accueil attendent leur tour.

Prière de prendre un ticket à l'entrée.

Pauvre enfant je me dis pauvre enfant je lui dis pauvre enfant.
C'est moi qui t'ai traîné ici qui ai sonné la nuit.
Les eaux étaient perdues nous aussi nous l'étions.
J'ai cherché l'entrée et toi la lumière.
Nous retournons parfois sur les lieux tu me demandes de raconter.
Je dis oui c'était déjà laid et ça l'est encore plus.
Ce genre d'endroit ne s'arrange pas.
Je demande grâce.
Il faut encore raconter.
Comment les racines des figuiers ont été arrachées.
Comment à la place ont prospéré les centres gériatriques les résidences sécurisées.
Je dis je t'ai fait naître là où la vie s'éteint.

Là où l'on attend docile la visite et le goûter.
Là où la concession se paie mensuellement.
Une fois encore nous y retournons.
La laideur est frappante. L'absence des coquelicots également.
Les chats n'ont plus droit à l'errance ils ont trouvé leur maître.
Oui cet enfant est le mien.
J'ai pris un ticket j'ai attendu mon tour et le tien.
Humblement j'ai préparé le trousseau.
Je n'ai rien cassé n'ai injurié personne.
Le froid s'est installé la nuit aussi.
Eux ils t'ont attrapé t'ont lavé afin que tu ressembles aux leurs.
Ils t'ont vêtu pour que tu saches à quel point je suis nue.
Ils t'ont emmené.
Ce fut le début.
J'ai gardé dans ma paume le ticket numéroté et froissé.

Prière de signaler sa présence à l'accueil

Il a dix jours pour se signaler au delà c'est trop tard.
Il faut attendre alors l'année suivante et tout recommencer.
Pendant dix jours il s'y rend chaque soir après le travail.
Le matin ça fait trop tôt il n'est pas extirpé des rêves.
Il reste ici une heure environ il ne peut pas dire exactement
le téléphone est coupé la montre rangée.
Il tente de faire le point de mettre les choses en ordre dans son crâne
pour faciliter le rangement.
Activer la mémoire c'est compliqué se souvenir du détail.
Il y a des choses que l'on oublie c'est forcé.
Et comment savoir si ce ne sont pas celles-ci justement qu'il faudra
sauvegarder ?
Quand il ne supporte plus l'embrouillement des calculs il se lève et part.
Personne ne le retient chacun enfermé dans une comptabilité vacante
personne ne l'oblige à venir compter ici.
Après il marche à pied n'a pas l'énergie d'attendre un bus de prendre un
ticket de chercher une place pour s'asseoir.
Marcher c'est plus aisé. Il faut regarder les vitrines et ne plus compter ne
plus trier
ne plus contenir la lourdeur du déchiffrement.
Les autres gens dans la rue font les gestes qu'il n'a pas eu le temps de
faire aujourd'hui.
Il ne le déplore pas. Sinon il faut faire l'ajout des regrets avant la clôture
des comptes.

Et ça prend du temps pour rien et chaque nouveau jour fausse le compte de la veille.
Il a faim maintenant et la faim aussi est un trouble qu'il faudra évacuer.
Mais ce soir ce n'est pas grave la faim est encore autorisée.
Il dîne devant la télé la télécommande près de lui.
Dès qu'il capte un programme il zappe et accélère le défilement des images.
Elles sont accompagnées de sons hachés.
On dirait une autre langue une inconnue qu'il ne désire pas connaître.
Pas de signal à l'écran il s'endort.
Le compte reprend avec le jour. Il note l'essentiel sur le livre de commandes.
Parfois dans la matinée la mémoire reflue il faut avertir.
En fin de journée il y retourne salue de loin les connaissances
s'installe toujours dans le même angle.
Il additionne tout ce qui lui revient sans ôter la moindre parcelle.
Sera-t-il là ce soir à la réception après tant de signalements ?

Prière d'éteindre son portable

Nous ne l'éteindrons plus.
Ni le jour ni la nuit.
L'extinction ne fait pas partie de nos coutumes.
La sonnerie retentit. C'est le moment de l'ensevelissement.
Nous l'enterrons dans sa boîte vocale.
Le cortège électronique se forme.
Les voix baissent se feutrent.
Nous ne pouvons pas le laisser tout seul. Pas encore.
Avant nous l'aurions fait.
La prise téléphonique nous maintenait à domicile.
Quand la voix s'interrompait la séparation devenait inévitable et la tonalité immobile.
A la reprise du mouvement nous avons saisi.
La voix aussi se corrompt s'enroue se voile.
La décomposition l'atteint.
L'odeur est intenable.
Alors nous l'avons digitalisée.
Elle revient de loin.
Nous continuons l'ouvrage là où elle nous l'a laissé.
Ce n'est pas facile de vaincre l'aphonie.

Bruno Lemoine, *[apoe]*

Babelle

À Adolfo Kaminsky

La Terre est à tous les hommes chacun d'entre eux pourrait y
vivre dignement & faire le tour des continents voir les métropoles :
Paris la vieille dame & la disciplinée Tokyo à l'urbanisme chaotique
lire le plan d'une ville qui changera demain, le relire les jours suivants &
se dire que * *Monquartierchangeramillefoisdurantmavie* *

J'ignore ce qu'il y a après la mort, j'ignore même si un mot comme

.L .A .M .O .R .T.

a un sens

ou si

D .I .E .U .Y . A .H .V .E .B .R .A .H .M .Â .

sont mes pères

Je me rappelle mes 18 ans (Je dis 18 ans, aujourd'hui, alors que j'en ai 35)
mon père a dit que je l'avais frappé (Je ne l'avais pas réellement frappé ;
il voulait aller jusqu'au bout de notre relation, il voulait : « Voilà
tout ce que je t'ai fait, et, maintenant, c'est à toi. »), et il a hurlé dans
son appartement : « IL-M'A-FR-A-P PÉ ! », tandis que ma main l'avait juste
frôlé.

La jeunesse dit, *Jeveux, nous voulons*, elle est une prière à la vie,
et son désir est aussi beau que l'acceptation à tout ce qui est

•

Nous sortons des ventres des mères

& nous goûtons au soleil.

Chaque jour, le soleil vient

& il sourit aux hommes.

Sans raison, il leur dit :

« Pourquoi es-tu ici ?

Pourquoi reviens-tu tous les jours dans la même maison ?

Pourquoi fais-tu partie d'un peuple, d'une famille ? Pourquoi as-tu une mère ?

« Chaque heure du jour ondoie son nimbe de lumière sur ta peau. »

« La terre est à tout le monde,

chaque homme, chaque peuple,

a le droit d'y circuler librement.

« C'est moi, la mère de la terre,

c'est moi qui l'ai fait ce qu'elle est

Crois-moi : circule en son sein librement,

dévore-la sans remords .

« La terre est un pays de cocagne

Pourquoi devrais-tu faire la guerre ? Quelles raisons à vos frontières ?
Je suis le seul hôte que vous devez accueillir, je suis l'unique raison aux limites de vos
champs

& je ne vous ai jamais demandé l'hospitalité
& je ne vous la demanderai jamais

« C'est moi -tonpèreetamère-, si tu le souhaites, dis-toi que c'est moi
Aime celui qui te fait du bien, durant ton enfance, dis-lui, Mon père ou ma mère,
si c'est ce qu'il veut entendre,
mais lui-même est issu des astres, et, en tant que tel,
n'a pas à revendiquer appartenir à une famille
Chacun d'entre vous est le père la mère ou l'enfant de qui il souhaite »

*

« Il n'y a pas d'étranger pour ce qu'il en est de l'homme,
poursuit maintenant le soleil
L'endroit où vous naissez est le fruit du hasard,
votre vie même est un réseau

de

-c-

-ir-

-c-

-ons-

tances-

dont vous croyez reconnaître des signes et des vérités

Quelle vanité que de rechercher une mesure

aux êtres & aux choses,

au proche et au lointain ?

Vous ne vous appartenez pas plus que la terre ou le ciel ne vous appartiennent

Les maisons que vous construisez sont autant des lieux de passage

pour vous que pour l'étranger qui vous demande l'hospitalité

Laissez-lui la clé de la maison, quand il arrive à votre porte,

demandez-lui l'asile le gîte et le couvert, dès qu'il passe le seuil

& quittez-le, le lendemain, après l'avoir embrassé sur la bouche

Reprenez sa route, reprenez la promenade

Devotreamidevotreamant,

là où il l'a laissée,

en remerciant le ciel de ses bontés .

Je suis moi-même issu de la maison du ciel

& je change avec lui chaque fois les liens qui nous unissent,

de sorte que, me regardant tourner

vos yeux glissent inlassablement

de moi à lui

de moi à lui,

à lui,

du bleu profond de mon cerne
à l'éclat blanc de sa pupille,
tel le libre jeu des vagues sur la mer .

*

Vous naissez un jour, reprend le soleiloulecielouvousmême,
& vous apprenez une langue & vous apprenez une histoire
que vous devez connaître

Non que cette langue & que cette histoire soient des attributs de ce que
vous êtes,
mais elles sont des outils, des moyens par lesquels vous pouvez accéder au
bonheur .

D'autres voies du bonheur sont possibles,
d'autres sources de plaisir sont à trouver,
d'autres œuvres sont réalisables .

Faites en sorte de vous affranchir de votre langue & de votre histoire,
si vous en êtes captif,
car la vie n'est pas un travail, mais un jeu .

La seule connaissance que vous avez à vous transmettre est celle du jeu .
Les Chinois appellent cette connaissance le I Ching & les Grecs, le Kairos,
mais il y en a d'autres, il y a une infinité de jeux .

Vous n'avez pas d'autre rôle sur terre que de jouer, de vous appliquer au jeu
& d'inventer de
nouvelles règles du jeu

Hélène

Otani-Ferrié, *[apoe]*

Les chardons qu'il ramassait en bouquets, l'endormissement.

On ne voit de la grotte qu'une paroi.
Jeux d'enfants dans le reflet.

Sur la plage, elles ont froid et elles sont blanches.
Elle quitte la caravane.

Longues jambes, mules à talons.
Le poids de chacun des pas, tout
le poids du corps sur le pied.
N'avait pas encore intégré les
règles de la commune.
On lui apprend l'histoire du pays.

Foulent le gravier.

Koto. Musique d'oubli.

Lis. Réponds. Marche à côté.
Entre ces montagnes.
L'épaisseur les casse.
Le typhon passé.

Elle parle des enfants soldats qui réapparaissent en libellules.

On ramasse au sol, on goutte. On se retourne souvent pour
voir la ville en bas. Chacun à sa place. Barrage – l'eau viendra jusqu'ici.

On mange les fruits tombés à terre. Peu à peu le périmètre s'élargit.
Puis il faut partir.

Au-dessus quel territoire. Bruit des réacteurs.
Ici les maisons hautes.

Ils sont où les gens qui crient ?
elle n'y voit plus.
a touché le visage, dit « ça a changé ».
Œil noir sans pupille. Observe.
Chante.
Marche encore ça dit.

Premiers signes de la saison des pluies se faisaient sentir.
Ne voulait pas regarder son semblable.
Fixait la route.

Bras croisés. Ne dort pas.
Tout en noir.
Sandales noires.

Se retourne.

Taxi transportant femme seule.

Le scarabée descend dans le dos.
On retrouve disséminées les mandibules,
les ailes.

Puis, pleurs étouffés.

Deux enfants, leurs dos d'animaux.
Se battent au bord d'une falaise,
bouches remplies d'huile.

En première page de l'album.
Des jours heureux
dans l'herbe pas coupée.

Les pas des oiseaux, les pas des hommes.
Chevilles enturbannées de noir.

Couvert de mousse. Enfoncer les doigts dans tous les creux et malléoles que
l'on trouve.

Impossible de l'entourer de tout
le corps.

Il y a longtemps, on est passé.
place de poussière. Repas de pain et d'huile. Escaladé les toits des vieilles
villes. Tes jambes étaient maigres,
motifs sur les pieds.
Ombre de l'eucalyptus.
Voix nasillardes derrière les portes.

On va boire.
Et on rejoue.

D'un pas rapide, crâne nu,
il traverse.

Miroitements du parquet.

Les animaux sauvages ont pu entendre de loin l'arrivée des vagues.
Les oiseaux et d'autres animaux quittent les zones volcaniques à l'approche
d'une éruption.
Les oiseaux et d'autres animaux quittent les zones volcaniques à l'approche
d'une éruption.
Les chats poussent des miaulements hystériques, les serpents quittent leurs
tanières.

Ils sont où les loups ?
Ils sont partis.
Où ?
Je ne sais pas.

Ça ne revient pas.

Les pupilles, de plus en plus vite.
Les griffures.
Les épaules.
Crissements.
Personne ne se bouche les oreilles.

La forêt est loin.

Même mouvement de route.
Sur le même fauteuil.

Soleil. On le suit.

 toujours pas couché.
La petite cape s'envole.

Elle le protège dessous.

Les plantes ont brûlé.
Nouveaux habitants les arrachent. Claquent les fenêtres.
Avant l'aube, matelas dégonflé.

L'enfant va boire, revient en courant.

Loups guettent. On ferme les
fenêtres.

Enfant d'argile. Visage : deux croix, un trait.
Rétrécit.

Se perds dans les plis.

Ne trouve pas le sein.

Ne lit plus. Ne tient pas en place. Ne tient pas sa position.

Lance des regards en coin.

Ne salue pas avant de changer de position.

Des mois s'écoulent. C'est toujours la même rame. Le même mouvement du
voyage.

Le sang de plus en plus clair.

Alors faites-le.

Vous ne l'avez pas fait ?

Alors faites-le.

Notre tout petit village natal.
Une grande partie de notre temps.

La plupart des bêtes n'ont pas survécu.

Documents & caetera, [d&c]

Iliaz Del'éloge de Iliaz Danévitch, 1922

274

Die Zeit der Ismen

Chez HUBERT
25 rue de l'Ilirondelle
UNIVERSITÉ
faculté russe
(2^e et 4^e vendredi)
le 12 mai 1922
à 21.00 heures

Place St. Michel
Vie St. Michel
Vie de la Ruecette
St. André des Arts
St. Séverin
Haut de la Rue
bould St. Séverin
de la Rue Zacharie

410

ILIAZ DE ИЛИАЗ ДА
l'éloge de ИЛИАЗЛОГА ИЛБИ
ZDANÉVITCH ЗДАЧЕВИЧА
nommé L'ANGE прозванкаго АНГЕЛОМ
sur lui même о самом себе

crétin
lâche
traître
fripouille
assassin
détrousseur
crapule
chenapan

бездарном хамъ трусъ предателе
идиотъ подлець и царь грязной бляхе
суть на дне рождения. триумфально зачат.
оует трех зубов. слитком кудри. рак
ом. пытитса. пороки и проракки. де нуар
и бель етаж. кои что о брѣвках. целомъ.
уборне. бискровцае убийство и бывоний
язык. тайны и болезни. путешестви
е в албанию. рекорд нужности. ацисия.
осел за человека и наоборот. скулытурный зайтяр.
половника бзыпызы. облиэбъ кремер. почти анас
слоната. СОШЕСТВИЕ СВЯТАГО ЗАПРЕДУХИЯ. орфей
у труперд. недопустимыя в возможности. в детской.

билеты у Цоволоцкаго, Родштейна, в Зеленой Палочкѣ, Librairie Universelle, The Kiffучуада

Actualités / Chroniques

Claude Adelen,^[ac]

La chronique de poésie

LILIANE GIRAUDON : L'OMELETTE ROUGE (P.O.L)

Elle te vous la malmène comme pas une, la langue (la poésie si vous voulez). Te vous les malaxe, les mélange, (les niveaux (de la langue). Il y a le feu à tous les étages. Ça commence en trombe : « *tu te crois où ? / dis ? tu l'as baisée ? tu l'as baisée pour lui parler comme ça ?* » Sûr qu'on s'adresse à elle, qu'on l'interpelle, la langue (la poésie si vous vous voulez). Surtout après l'épigraphe d'Arno Schmidt : « *Rien d'étonnant à ce que la poésie, comme toute les belles, soit entourée d'eunuques.* » Rien d'étonnant en somme à ce que *l'omelette rouge* soit dédiée « À Sarah Bernard travestie et que ses ennemis appelaient : l'Omelette rouge ». Notez bien « travestie ». Car ici la poésie porte des habits impossibles (change de sexe ?). Pour qu'on ne la reconnaisse pas. La poésie ne veut plus rien avoir à voir avec la poésie. Ou plutôt veut retrouver une de ses fonctions premières, celle, pour parler « le langage chaud » des « quartiers » (sensibles) tel qu'il apparaît en contrepoint dans le livre, de « foutre le bordel » dans l'esprit du lecteur. Aragon en son temps parlait du « Bordel amer de l'écriture ».

Est-ce qu'on peut seulement parler ici de geste iconoclaste, de provocation, de « dérèglement systématique » (vous connaissez la suite) ? Est-ce qu'il est seulement question de se faire voyant(e) quand le dérèglement est partout, à l'intérieur de l'expression ? Poésie impersonnelle (là encore on sait d'où ça vient) : « *sermons d'un nouveau type / ce que poésie doit être blablabla* » (p.25) Et un peu plus loin : « *l'huile de coude pour la masturbation/ ou fabrique des vers la Joconde sourit / c'est de ça qu'elle sourit /...il n'y a pas un seul témoignage personnel dans tout le texte.* » (p.28). Le dérèglement donc, systématique et raisonné, succession de glissades ou d'avalanches à l'intérieur des lieux communs :

effusion d'oiseaux sur infusion de nuages (p.32)

*si l'amour menteur devient l'amour cuit
qui croira qui (p.37)*

à ciel ouvert n'est pas tombeau (p.57)

*en guise de bras
j'avais ceux du fauteuil (p.83)*

samedi qui ne dit rien (p.87)

J'en passe. Évidemment on est dérouté. La poésie est faite pour ça . Ça parle à tous les étages de la langue. Blasphème. Remue pas mal de merde et de sexe. « *Vous êtes bien heureuse d'aller chier quand vous voulez/ chiez donc tout votre chien* » C'est Elisabeth Charlotte de Bavière qui parle. Enfin, ça évite le sentimental.

Portrait de l'auteur(e) en « *Prométhée femelle déchainée serait la poésie* » (p.34), et « *puisque Détraction entraîne détresse, sa prose est d'une détraquée ses dessins sont de la merde* » Mais c'est justement de cela qu'il s'agit, « détraquer » la machine, « foutre la merde ». Et il faut prendre cela au sérieux : « *parlant du sexe des livres la bouche pleine l'auteur passe sa tenue d'éclairieuse* » Elle allume la minuterie de la langue. Son texte ne se présente jamais comme un discours (sermon blabla) mais plutôt comme une succession d'éclairages, d'accumulations disparates, un montage cut à la Godard, des coups de gueule, des aphorismes, des affirmations péremptoires, une sorte de cacophonie qui finit par composer « une ballade semi barbare ». Ce livre baigne dans une atmosphère électrique. Écrit sous haute tension.

Qui est capable mieux qu'elle, Liliane G. de manipuler l'indécence en poésie ? L'indécence des titres : « Son petit bébé ? dans le congélateur ? » « Faire une pipe à Erich Von Stroheim » ou « Le coeur des femmes est un fromage ». L'indécence, et la dérision : « *bol de lait pour les chats / on boit on parle le poète lit il boit aussi* » (p.68) Qui est capable mieux qu'elle, de sauter du coq à l'âne, d'une langue à l'autre : « *d'anciennes vies sortent viennent vaquent / parlent leurs langues / étrangères aujourd'hui / à ceux qui écoutent.* » Et soudain c'est un coup au coeur, on est dans cette ombre qui habite la bouche des morts. Ceux qui l'ont connue frémiront à lire (p.65) :

*ailleurs Josée m'attend j'entends son rire
en BLP BelleLaPeyreire elle lape
souveraine l'eau du Styx m'en garde
« Champagne ! » une coupe puis rallume
patiente un autre Davidoff*

Enfin voila quelqu'un, Liliane Giraudon, qui ne mâche pas ses mots, qui sait où elle met les pieds, ne marche pas sur des oeufs. Qui sait mieux que personne qu'on ne fait pas d'omelette sans en casser, des oeufs. Alors lisez ce livre après quoi vous aurez peut-être envie, comme moi, de réorganiser votre bibliothèque, puisqu'elle nous le dit : « *organiser sa bibliothèque / est une manière modeste / d'exercer l'art de la critique.* »

« Si je désire une eau d'Europe... »

Je veux croire que, comme moi, le lecteur des précédents livres d'Esther Tellermann n'avait pu manquer d'être frappé par la qualité particulière de cette écriture, sa limpidité aveuglante, la beauté solaire de ce chant en deçà du chant, les affleurements d'éclairs à travers les figures récurrentes de l'Orient. (J'avais même osé évoquer à son propos Saint John Perse !). Il y a tout cela dans son nouveau livre, et quelque chose d'autre qui rend plus perceptible la déchirure qui l'a engendré. Et qui en fait un nouveau « **Chant des morts** » : « *voici un autre monde / où nous apprenons/ notre mort* »... « *égaré dans les chants funèbres* » (p.16/17) ou encore (p.68) :

*creuse le passage
de l'abîme à l'abîme
comme affleure
le plus vif du mourir.*

Contre l'épise. *Épise* nous dit le Robert c'est selon Aristote une « partie du drame entre deux entrées, et au sens de « incident accessoire », rattachée plus ou moins naturellement à l'action principale. Action incidente. Péripétie ».

Serait-ce à dire que ce livre se veut ici écrit contre les « *passages de l'immédiat* », conçu comme une tentative (désespérée ?) pour se raccrocher à l'essentiel, à l'essence même de l'être écrivant, à l'action principale, « l'inquiétude » ou « l'horizon fixe ». Écrire un livre, écrire ce livre, ce fut peut être à seule fin de « recouvrir les cris » ou le silence, de recouvrir « le fracas des épisodes » qui rend inaudible la pure musique de l'absolu :

*un livre un
livre
sur la plaie
construit
les cathédrales (p.162)*

Ce qui rend ce nouveau livre d'Esther Tellermann plus émouvant, c'est peut-être qu'ici on ne parvient plus à masquer « le secret », « mêlé à la cause ». Si ce n'est un chant des mort, c'est un chant de l'échec ou du regret, d'où les pointes d'élegie qui parcourent le texte et affleurent dans des vers admirablement nus, comme ceux-ci : « *une lampe colore la tristesse* »(p.175), « *quel soir / appelle la robe / blanche* ». ou encore (p.247) : « *Fleur fleur/ je mourrai avec / ce qui meurt / mémoire des océans / rouges* ». Sinon pourquoi ce beau texte choisi pour quatrième de couverture et qui est comme un souvenir scolaire du *jardin de l'Infante* d'Albert Samain ?

*J'ai préféré l'infante
elle a déserté le jardin
superposé
le vert au vert
dans l'ampleur des épisodes*

C'est ici comme le récit d'un voyage initiatique, vers on ne sait plus quel « orient désert », et dont on n'aurait rapporté que les illusions perdues : « *je n'ai vu / ni les singes ni / les murailles de grès/ rouges...* » C'est peut être pour ça

que j'ai perçu dans *Contre l'épisode* autant d'échos plus ou moins avoués de Nerval (p.82): « *J'ai respiré l'appel / de la Reine* » (« Mon front est rouge encore du baiser de la Reine ») ou p. : « *Mes mains sont vides / du sein de la déesse* » et surtout de Rimbaud, le Rimbaud du *Bateau ivre* (« *marbres lactescents* » vaut peut-être pour « infusé d'astres et lactescent » ?), celui qui reconnaît l'éroulement des illusions, qui déclare amèrement : « Je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs » *Ai-je voulu boire ?* dit Esther ou encore : « *j'ai roulé / plusieurs fois/ jusqu'au bord / de la faille* » et encore : « *j'ai / forcé la porte du / Temple* ». Mais cela est passé. Elle peut maintenant saluer la beauté, dire adieu au jardin de l'Infante: « *J'ai vu j'ai / vu des bassins / plus lents/ que tous les exils* » Quitte à reconnaître qu'elle écrit « *au nom / de ceux qui / bruissaient à peine* » (p.83/86). Quitte à saluer une dernière fois, - car la poésie se veut toujours une « machine, une boîte à voir »- le voyant (p.264) : « *une histoire a pleuré au creux des reins* » (« L'étoile à pleuré rose au coeur de tes oreilles/ L'infini roulé blanc de ta nuque à tes reins »)

Et tous ces passages d'imparfait (« *nous étions à l'intérieur/ des soleils* ») et cette présence intermittente d'un Je narrateur d'une histoire, d'une anabase ! Ecrire ce livre ne fut-ce pas encore une fois pour blanchir la mémoire ? « *J'y dépose / une forme de mémoire* ». Pour justement « *désemplir* » la mémoire ? Etre « *l'incandescence / d'une mémoire / enfouie* ». Car c'est encore le souvenir qui ravive l'éché : « *J'ai cru à vos / transfigurations/ à la danse / des Dieux.* », maintenant que « l'ange est défait ».

N'est-ce pas encore ce qui justifie le passage récurrent des grandes figures de femmes mythiques et tragiques, héroïnes de quel amour blessées, Ophélie (le livre est comme un « chant d'Ophélie ») « *Ariane trois fois / perdue aux bords* » (p.254), Eurydice derrière Perséphone, ou l'Athénienne p.209 (Minerve dont la chouette ne prend son envol qu'au crépuscule, ou Antigone ?) :

*Peut-être meurt au monde
le dessein
le souffle de l'Athénienne
expire en ceux
pris par la nuit.*

On aura bien vu je l'espère, que toutes ces parentés, le mythe ancien, Nerval, Rimbaud, le frisson romantique (« *mettez un saule sur / ma peur* » et oui !) le rêve d'Orient, l'Europe aux « jardins lavés », aux forêts « dé-tissées », en somme l'Europe aux anciens parapets, cette nostalgie qui ne veut pas avouer son nom (et je n'aurai rien dit de ce travail de rétention par le rythme court), tout cela place à mon sens la poésie d'Esther Tellermann au niveau des plus pures, des plus fortes entreprises d'écriture sans illusion. Un des derniers poèmes du livre (p.269) signe superbement cet aveu :

*Je vous aurai attendu
au bord
d'une enfance
rouge au bord
d'un saule d'un
horizon fixe
une vierge
considérerait
la brume que vous portiez
considérerait
la fugue.*

Jean-Pierre Bobillot,^[ac] *VOIX, etc.*

67. Christian Prigent : *Compile* (P.O.L, 2011) : 112p. + 1CD 70'20" : 15 eu.
— [Christian Prigent] **Ginette Lavigne : *La belle journée*** (Les films du Tambour de soie, 2010) : 1DVD 67' : 15 eu.

Qu'il y ait quelque chose comme une « voix-de-l'écrit », qui puisse, à quelques conditions — dans la situation de lecture publique et, peut-être même, dans la lecture enregistrée, ou filmée —, trouver à se faire entendre, c'est ce que Christian Prigent n'aura cessé de (re)formuler, au fil des diverses moutures du texte ainsi intitulé — pointilleux autant qu'audacieux essai(s) de théorisation s'adossant à une pratique concrète, d'abord issue des circonstances, qui amenèrent les activistes obstinés de *TXT* à « fonde[r] quelque chose comme un style nouveau de "performances orales" » (cf. *TXT 1969/1993. Une anthologie*, Bourgois, 1995, p.9) : *nauffrage du litanic*, il y a peu (Le Bleu du Ciel, 2008), venait témoigner de ce moment, aujourd'hui historique, en donnant à entendre et à lire l'enregistrement et le « texte » d'une de ces « performances orales », donnée au Musée d'art contemporain de Bordeaux, sous bannière avant-gardiste en des temps de reflux proclamé (et, bien souvent, auto-proclamé) des avant-gardes, le 22 mai 1981.

Première mouture imprimée : « La voix-de-l'écrit (Notes) », dans le collectif *Poésie en Action* (Loques / Nèpe, 1984), photographies de Françoise Janicot, textes de Jean-Jacques Lebel, Julien Blaine, Bernard Heidsieck, Dick Higgins, Arrigo Lora-Totino, etc. — bref, tout un continent poétique *a priori* très éloigné des conceptions, attitudes et préoccupations qui avaient caractérisé le groupe, jusque-là... mais si accueillant, et séduisant, par sa disparité et sa marginalité mêmes, rassemblant « des créateurs rejetés par la culture dominante ou qui s'en différencient radicalement par leur irréductible singularité », sans qu'il y ait « eu de choix homogène en vertu d'un parti pris esthétique ou dogmatique » (Lebel, p.11). Or c'était là — aux yeux d'avant-gardistes non repentis tels que Prigent ou Verheggen, également présent dans ces pages — pécher par excès d'éclectisme spontanéiste et subjectiviste, et par carence théorique caractérisée : à relire aujourd'hui ces diverses contributions, on est surtout frappé de l'abrupt et infranchissable fossé qui sépare le propos théorique de Prigent, de tous les autres...

Aussi, dans les versions ultérieures de « La voix-de-l'écrit » — et jusque dans celle qui ouvre, en manière de « Préface », *Compile* —, n'hésite-t-il pas à prendre explicitement le contre-pied de plusieurs affirmations et propositions

qui s'y trouvent formulées. Et en premier lieu celle-ci, par Sten Hanson, qu'il cite librement : « "La poésie sonore *live* est la forme la plus personnelle de la communication poétique... Elle est en étroite relation avec la personnalité du poète." » (*Compile*, p.9 ; cf. *Poésie en Action*, p.47.) À quoi il rétorque sans détours « que la *voix du style* n'est pas la *voix* qu'on évoque quand on dit de quelqu'un : "Je l'ai reconnu à sa voix." » Et donc, s'agissant du poète en lecture publique, qu'« une performance vocale cherche à dessiner, par rapport à la *voix naturelle*, un écart monstrueux, analogue à celui que dessine le geste d'écriture par rapport à l'usage discursif de la langue. Elle tente d'incarner la *monstruosité stylisée* de la voix. » (*Compile*, p.10.) Mais bien sûr, Prigent n'avait pas besoin de (prendre le contre-pied de) Hanson, pour penser cela : c'était, déjà, l'objet — et à peu de choses près, la lettre — du §2 des « Notes » originelles (cf. *Poésie en Action*, p.93). Il s'agissait, nettement, de *prendre position* et de recourir, pour cela, à la « dissociation des idées », chère à Remy de Gourmont...

Dans la précédente mouture, sous-titrée « Propositions (sur la lecture) » et figurant en postface à *L'Écriture, ça crispe le mou...* (Alfil, 1997), le chapitre intitulé « De l'obscénité » s'en prenait encore, bien plus virulemment qu'aujourd'hui, à l'attachement plus ou moins impensé que manifestent « les bribes théoriques dont s'accompagne la poésie dite "sonore" », à une immémoriale « tradition métaphysique » identifiant poésie et quête d'« [u]ne sorte de virginité préverbale », tapie dans « la pure oralité », quelque part « au-delà ou en deçà de la langue » (p.46). Et de mentionner à nouveau Hanson, mais également Gerhard Rühm, avec lequel il marque, non moins explicitement, ses distances : « La voix de celui qui lit, certes, vise à trouver (à retrouver ?) quelque chose du "geste expressif musical de la langue" [...]. Mais ce geste-là n'est pas plus coextensif au corps qui le produit qu'à la langue qu'il plie à sa volonté rythmique » (p.47 ; cf. *Poésie en Action*, p.99, 123). Ici comme là, bien sûr, Prigent n'avait besoin ni de Hanson ni de Rühm, pour penser cela : dans *Compile*, au chapitre correspondant, sous-titré « obscénité », il se borne à évoquer « la plupart des tenants historiques de la poésie "sonore" » qui, « [q]uand ils s'expriment sur leur travail [...], maintiennent cette tradition » (p.15). Dissociation des idées, toujours ; cependant, il ne s'agit plus pour lui de *prendre position* — à quoi une certaine dose de polémique peut efficacement contribuer —, mais de les *réaffirmer*, moins sans nul doute face aux « sonores » eux-mêmes (on notera, en passant, l'atténuateur : « la plupart des tenants historiques... ») qu'à de nouveaux adversaires qui, venus d'où on ne les attendait pas nécessairement, ne s'attardent guère à ces nuances et jetteraient volontiers tout ensemble le bébé « voix-de-l'écrit » avec les eaux mêlées du « sonore », de l'« action » ou de la « performance »...

Tout malentendu ainsi écarté, le théoricien de la *voix-de-l'écrit* peut donc faire à nouveau, en quelque sorte, front commun pour riposter aux nouvelles attaques, menées sans plus de ménagements que de discernement par les hérauts décomplexés de la « vraie poésie » : car si, dans les années 80-90, le retour des vieilles lunes se faisait de plus en plus sensible, et oppressant, il bénéficie depuis le début des années 2000 d'un climat intellectuel et politique hautement délétère, propice à toutes les réactions, à toutes les inquisitions.

D'où, l'adjonction d'un « Post-scriptum » (p.24-28), dont un premier état avait vu le jour, à chaud, sur le site de P.O.L., en réponse au calamiteux article de Jacques Roubaud qui avait relancé, naguère, les vieilles querelles (cf. §64, AP n°201) ; il y est rappelé quelques « évidences », certes, toujours bonnes à dire, mais qu'on croyait ne plus avoir à redire : qu'il y a une histoire, et qu'au fil de cette histoire, l'*Ursonate* s'impose, dans le champ poétique, autant que les *Flaques de verre*, et *Pour en finir avec le jugement de dieu* autant que *Le Marteau sans maître*, comme deux moments, parmi d'autres, d'une « lignée » un peu trop aisément « oubliée » (suivant la formule-titre, si pertinente, de Marc Partouche) qui, à travers les modes d'écriture — aussi bien que, plus spécifiquement, d'auditure — mis en œuvre par « Bernard Heidsieck, François Dufrêne, Gherasim Luca, etc. », a dûment irrigué tout ce qui « d'un peu neuf, d'un peu déroutant, d'un peu interrogeant, s'est produit dans le paysage poétique français de la fin du siècle dernier », et qui a noms Tarkos, Quintane, ou Pennequin.

Plusieurs brefs chapitres ajoutés (p.18-23) traitent des caractéristiques concrètes majeures de la lecture publique, telle que l'entend — et la pratique — Prigent, c'est-à-dire : à la fois, telle qu'elle résulte de ses conceptions en matière d'écriture (ce travail à même « la coupure symbolique qui fonde, pour le parlant, le surgissement des signes et le sépare du monde » : p.17) — mais aussi, gageons-le, telle que (sous l'effet de son expérimentation même) elle a peu ou prou contribué, chez lui, au long de ces trois décennies, à l'élaboration et à l'affinement de ces conceptions. Dissociations, toujours : « [L]ire assis, bouger peu [...] face au public, [mais] pas [...] tourné vers lui », c'est déjà se démarquer, tant de la *lecture/action*, fût-elle minimaliste (et, *a fortiori*, de l'*actio* de l'orateur ou du chanteur), que de la simple (et illusoire) oralisation de poèmes destinés à la page et à la lecture silencieuse, privée — la seule « vraie poésie », selon certains.

Muni, donc, de ce précieux GPS théorique et pratique, le lecteur/auditeur ou l'auditeur/lecteur de *Compile*, quelle que soit (ou non) sa connaissance préalable de l'œuvre de Christian Prigent et de ses enjeux, peut s'aventurer au-delà de la page 28, & jouir du palpable « malaise » que suscite, à travers cette voix altérée, et ce qu'elle charrie d'angoissant et de drôlatique, l'agonistique confrontation d'une « phrase » et d'un « phrasé » : découpe faussement métrique (à effets de « faux ») de la pâte syntaxico-sémantique, accentuation forcée ou subite atonie, lenteurs et emportements, rauquerie, contre-temps. Non moins, le spectateur/auditeur de *La belle journée*, qui pourra en outre se souvenir, *mutatis mutandis*, de cette suggestion médiopoétique, non reprise ici, à propos de « ce retour au visuel que supposent les photographies prises à l'occasion des lectures [...] ». Qui voudrait penser jusqu'au bout de sa cohérence la mise en scène de la voix-de-l'écrit se devrait d'affronter cette question d'un corps qui doit être à la fois visible (porteur de la voix) et non-visible (en quelque manière effacé et dissout par elle) [...], dés-identifié. Et pourtant absolument présent, dans son *ring*. » (*L'Écriture*, n.6 p.51) Le cadrage filmique visualise ce « ring » : la « voix-de-l'écrit » transpire aussi dans le geste (suivez les mains). Ni monumental (l'orateur), ni ornemental (l'oralisateur)...

Eric Houser,^[ac]

a-chronique

Michael Palmer

Il y a dans *La théorie de la fleur*, un célèbre poème de Michael Palmer qui est une suite de 35 distiques (*couplets*, en anglais), ces deux phrases qui sont les seules à être écrites comme des citations :

« Maintenant embrasse son con »

« Maintenant prend sa bite dans ta main »

Pourquoi je les retiens, spécialement elles, dans ma lecture de ce poème, je ne le sais pas précisément. Peut-être parce que le vocabulaire sexuel et vulgaire est très rare dans la poésie de Palmer, du moins il me semble. Peut-être parce que ces phrases me font penser à une photographie de John Lennon et Yoko Ono nues (j'applique la règle de proximité), une photographie en noir et blanc (aux émouvantes toisons pubiennes (en couverture de l'album *Two virgins*)). Peut-être plus mystérieusement parce qu'elles se relient au titre du poème, qu'elles lui font d'une certaine manière écho (écho, un mot important pour la poétique de Palmer) : la fleur a une anatomie, elle est dotée d'organes sexuels. Un peu plus loin, dans le même poème :

Maintenant dis les mots que tu voulais dire

Maintenant dis les mots que de tels mots signifient

La lecture et la relecture du poème n'épuisent pas ses possibilités. La succession d'énoncés souples me laisse une impression assez agréable, quelque chose comme une unité brisée, mais doucement. Un équilibre fragile est atteint, grâce à la forme distique (dont Palmer loue le caractère flexible et génératif, tout en précisant qu'il ne s'agit pas d'être « à l'aise » avec elle en en usant), grâce aussi à un usage subtil de l'écho, qui est à la fois répétition et déplacement. Et comme lecteur, je me sens plutôt bien dans cette structure, comme un invité qui a le loisir de lire ce qu'il veut, parce qu'il n'a pas à subir l'imposition d'un sens univoque : *Tu peux utiliser le papier avec mon nom dessus / pour dire ce que tu veux*. Au fond, c'est un peu la liberté et l'invention du poème qui sont passées à son lecteur, dans sa « motérialité » (terme créé par Lacan pour dire le lien du sexe et du langage dans le corps, cette chambre d'écho).

Face à la poésie de Michael Palmer, on peut avoir des attitudes variées. S'arracher les cheveux, dans une idée un peu chimérique de « décryptage », je dirais « à la Celan » (poète très important pour Palmer, d'ailleurs cité en exergue : *Niemandes Stimme, wieder*). On pourra par exemple repérer, dans le

premier poème du livre qui est une (fausse) adresse au lecteur, la figure de Paul Cézanne (dont le nom, je m'en avise à l'instant, fait écho à celui de Paul Celan) : *Il peignit la montagne maintes et maintes fois...* Et c'est très intéressant. On peut aussi se laisser gagner par une attitude plus flottante : « *dans ces poèmes, il semble qu'on soit emporté aussi aisément que dans un rêve* », écrit très joliment Rosmarie Waldrop (1), citée en quatrième de couverture. Les mots, et les poèmes, sont comme des poissons, ils filent dans le courant, étincelants puis confondus, et on ne peut pas les attraper. Mais il n'y a pas à choisir, bien sûr.

First Figure, qui remonte à « l'année orwellienne » comme le dit Palmer (donc il y a déjà plus d'un quart de siècle), se situe entre *Notes for Echo Lake* (1981) et *Sun* (1988). Il est traduit (*Première figure*, éditions José Corti, Série américaine) par Virginie Poitrasson et Eric Suchère (2). C'est bien, je trouve, que ce soit un homme et une femme qui signent ensemble ce travail : un binôme, un distique.

Michael Palmer et Liliane Giraudon, Reid Hall, Paris, le samedi 25 juin 2011, à l'occasion de la lecture de leur scénario (manuscrit autographe) « Notre musique » dans le cadre du séminaire de traduction organisé par Tamaas (Sarah Riggs)

Hilda Doolittle

J'ai inscrit le nom complet, car je déplore que l'on continue d'acronymiser (H.D.) celle qui, c'est vrai, accepta et revendiqua cette désignation forgée par Ezra Pound. Opération pas neutre mais, je dirais plutôt, de neutralisation (H.D., c'est aussi bien Haute Définition... Harley Davidson... Henri Deluy !). On pourrait au moins mentionner les deux (3).

José Corti a eu l'excellente idée de publier *Trilogy*, de Hilda Doolittle, dans une traduction de Bernard Hoepffner (*Trilogie*, éditions José Corti, Série américaine). Saluons au passage cette belle série, qui s'enorgueillit déjà de dix-sept titres, et pas des moindres. Le livre de Michael Palmer et celui-ci, publiés au printemps 2011, sont les deux plus récentes pierres à l'édifice.

Trilogy est un livre important, et je ne pourrai malheureusement pas dans le cadre de cette chronique développer beaucoup tout ce que j'aimerais en dire. En tous cas, sa lecture est à recommander fortement à tous ceux qui s'intéressent à la poésie américaine du siècle précédent, à la poésie en général, et aussi au destin hors norme de cette femme dans le siècle, extraordinaire à plus d'un titre. Pour situer le livre dans l'oeuvre et la vie de Hilda Doolittle, on peut se reporter à la préface écrite par Elisabeth Roudinesco pour la réédition dans une nouvelle traduction, publiée l'année dernière aux éditions *Des femmes*-Antoinette Fouque, de son *Tribute to Freud (Pour l'amour de Freud)*, 2010). La relation, complexe et évolutive, de Hilda Doolittle avec Ezra Pound, y est bien montrée. Et l'on comprend, en la lisant, que l'oeuvre poétique de l'américaine (née à Bethlehem, Pennsylvanie) puisse être décrite comme une « *déconstruction féministe de la poésie épique, réponse aux Cantos de Pound* », comme je l'ai lu quelque part. *Trilogy* se compose de trois séries de 43 poèmes chacune, écrits pour la plupart pendant l'année 1944 (*The Walls Do Not Fall - Les murs ne tombent pas* ; *Tribute to the Angels - Hommage aux anges* ; *Flowering of the Rod*

- *La floraison du bâton*). 43, un nombre premier (le quatorzième). Ici, tous les poèmes sont composés de distiques (chez Palmer, il s'agit d'une forme non exclusive), en nombre variable. J'ai envie de dire que c'est en rapport avec la «théorie de la fleur» de Hilda. Bien sûr il n'y a pas de théorie de la fleur, pas plus que chez Palmer du reste, mais la fleur, ou plutôt les fleurs, de même que les couleurs, les parfums (odorat et goût), les figures et les noms propres de la mythologie, ont une place de choix dans l'économie symbolique et le réseau d'images qu'elle déploie. Le deux du distique, avec son côté diastole/systole, est propre à véhiculer toute une pensée fondée sur des oppositions ou des complémentarités (masculin/féminin, vie/mort, guerre/paix...). La lecture de cette trilogie est passionnante, émouvante et vivifiante. J'ai crains, parfois, que l'imagisme de ses débuts verse dans l'imagerie. Mais non, c'est sur le fil, mais ça tient et c'est très beau du début à la fin.

ainsi je sais à ma façon
que la baleine

ne peut me digérer :
sois ferme dans ta petite orbite statique,

limitée, et les dents de requin
des circonstances externes

te recracheront :
sois indigeste, dure, résistante,

pour que, vivant au-dedans,
tu engendres, soi-hors-du-soi,

altruiste,
cette perle-de-grand-prix.

Michael Palmer est affublé d'un tréma par l'éditeur (Michaël) : la francisation, une passion française. Ce que ne fait pas l'éditeur en première de couverture.

(2) Traduit précédemment : « Note pour Echo Lake », Traduction J.J.Viton / Sidney Levy, *Spectres Familiers*, et « Sun », Traduction Emmanuel Hocquard, *P.O.L*

Henri Deluy,^[ac]

Le brûleur de loups 9

Marseille, *Le champ de Mars*, **Dominique Cerf**, **Liliane Giraudon**, **Frédérique Guétat-Liviani**, *Les petites sirènes*, Plaine page, 2011, **Claudie Lenzi**, **Maxime Hortense Pascal**, *Point typographique délaissé*, Fidel Anthelme X, 2011

Éric Suchère / **Gilgian Gelzer**, *Variable*, Les Affinités

Hoa Hoi Vuong / **Patrick Mégarbané**, *Le Chant d'al Andalus*, Sindbad

Le *Champ de Mars* n'est pas, au nord du Capitole, une plaine de Rome, sur laquelle Agrippa installa le premier gymnase, et qui se couvrit, plus tard, de monuments, n'est pas le nom de l'assemblée des hommes libres qui choisissaient le roi sous les Mérovingiens, n'est pas la vaste esplanade, entre l'École militaire et la rive gauche de la Seine, dominée par la Tour Eiffel, théâtre privilégié des grandes manifestations de la Révolution, n'est pas non plus une référence à « l'affaire du champ de mars » qui divisa les Jacobins et La Fayette, le *Champ de Mars* est un bar mythique de Marseille, dans le quartier de La Plaine, sur une des hauteurs qui dominent La Canebière et le Vieux Port..

Le vendredi 1 juillet de cette année 2011, le *Champ de Mars*, dirigé par Sandrine Latouche, ne servait pas, dans la salle et sur la rue, des casanis ou des cristaux à ses clients venus nombreux (à l'invitation d'un flyer signé « En avoir ou pas »), mais des moritos à la cubaine.

Dans ce même *Champ de Mars*, ce même soir, à 20 heures, brusque arrêt du service, derrière le comptoir s'intallent cinq femmes, les poètes *Dominique Cerf*, *Liliane Giraudon*, *Frédérique Guétat-Liviani*, *Claudie Lenzi* et *Maxime Hortense Pascal*, qui vont, tour à tour, et chacune à sa manière, lire leurs poèmes.

À l'extérieur, un vieux monsieur récite du Rimbaud pour lui-même et pour quelques oreilles proches.

En début soirée « En avoir ou pas » avait annoncé la programmation d'autres lectures saisonnières, dès cet automne, dans des lieux les plus improbables, par exemple, avec les mêmes poètes, dans un squatt non loin de la gare Saint-Charles.

Cette soirée exceptionnelle s'est terminée, non loin de là, tard, à la terrasse d'un restaurant libanais...

Bernard Noël réunit en un fort volume (près de 700 pages), nombre d'interventions, de préfaces, de mises à jour, d'actualités ou d'inactualités, publiées dans divers organes de presse ou d'édition (*Les Temps modernes*, *Digraphe*, *La*

Quinzaine Littéraire, L'Humanité, Les Lettres Françaises, Les Nouvelles littéraires, IF, Traverses, Action Poétique, Le Monde libertaire, Commune, etc.), on trouve de plus, dans ce livre, qui constitue le deuxième volume des « Œuvres » de B. Noël, quelques poèmes, notamment « L'obscur tournant », dédié à Victor Serge, et même une « Farce tragique », et aussi quelques inédits. Plusieurs de ces textes ont fait mouche, dès leur parution, je pense notamment à « Monsieur Marchais », à « Incursions d'Israël », à tous les textes « Autour de la Commune »..., d'autres avaient pu échapper à notre attention, tous reprennent ici, dans les secrets de l'aventure intérieure ou dans les procès de l'émancipation, pour la dispute ou pour l'élan complice, leur force, leur délicatesse, la pertinence de leur objet, avec cette vigueur de la conviction et cette écriture sans appareil qui sont celles de l'auteur du « Syndrome de Gramsci » et des « Plumes d'Eros »..

Par un poète, un grand livre de politique et de réflexion sur la politique et sur les rapports de l'écriture avec les événements de la politique.

Frédérique Guétat-Liviani réunit, à l'enseigne de seize noms, ceux de seize femmes remarquables et remarquées - entre autres, Judith Leyster, Hildegarde de Bingen (1098-1179), qui fut musicienne, poète, abbesse, théologienne, visionnaire, médecin, et aussi, entre autres, Olympe de Gouges, Rosa Bonheur, Isabelle Eberhardt et aussi Mary Wollstonecraft (1759-1797), laquelle fut une militante féministe, morte en donnant naissance à sa fille Mary Wollstonecraft Godwin Shelley (1797-1851), qui écrivit, à l'instigation de Byron, le *Frankenstein* (1818) - et fut l'épouse de Percy Bysshe Shelley, toutes ensemble, donc, nous donnent à lire, par l'intermédiaire de la poète, seize poèmes dans lesquels se profilent un *je* à la fois dominateur et diffus, porteur de tout un vocabulaire en liberté, qui laisse aller l'image sous forme de commentaires masqués, d'une vie, d'un rêve, d'emprunts détournés à d'improbables écritures, tout un tintamarre calme, un vers à majuscule couvre les pages de ses constats, cependant que rien ne se passe hors cette construction d'une sorte d'aventure : « *en remettre une couche* » ou « *Ma vie sera courte* », ou « *Je pose la peau..* », ou « *Cette langue n'était pas la mienne* », ou encore, d'une page à l'autre, l'ironie restreinte, resserrée par une dramaturgie réelle, mais légère, légère, dense et légère..

Maxime Hortense Pascal, celle à qui rien n'arrive, semble-t-elle dire d'elle-même, sauf la rencontre d'une accumulation des mots, cependant que « *la mer ressasse des syllabes* », au 723^{ème} kilomètre, par exemple, et surtout, semble-t-elle dire, sans le dire, ne pas faire de phrases, pas de parenthèses, laisser les mots se suivre, beaucoup de mots enfilés un à un dans une suite saccadée, dans une suite de lignes qui fuient le vers, et le rencontrent pour se fabriquer des bribes de sens à la chaîne, pour se suivre toujours, s'oublier dans une insistance de loin, prise dans un ensemble de *mousses et chien*, de *ventre à ventre*, de *houles mobiles défuntes*, palmes et fourrages en surplus, flots tendus, tapages et secousses publiques, fantômes et orties, cependant encore que les verbes s'accumulent - *trainer, essayer, croire, ramasser, entrer, prendre, reprendre*,

chercher, éviter, bondir, dire, casser, trembler, découvrir – pour découvrir à nouveau la chétive, l'incontournable envie de vivre, l'envie d'écrire ce qu'il en est, dans le paysage, d'une blessure à soi nécessaire. Prudemment énoncée. L'affirmation d'une totale confiance envers les paroles, dans ce qu'elles énoncent, et quelquefois dans leur rareté. Ainsi se développe un corps étonné de sa consistance ; cependant qu'un « *Lacan* » inscrit sur une palissade, et même un « *Lacan et fils* » sur le capot d'un camion, annonce une référence à repérer..

Un premier livre âpre, tendu, ramassé, réussi, sévère, mélancolique et vraiment réussi

Éric Suchère, les lecteurs d'A.P. connaissent bien Éric Suchère, poète, critique d'art, et l'un des animateurs de notre revue. Depuis pas mal de temps déjà notre ami développe une activité de poèmes-correspondances-échanges avec quelques ami(e)s. Le Centre Régional d'Art Contemporain de Montbelliard publie le catalogue de l'une de ces circulations, trois ans durant entre le poète et l'artiste Gilgian Gelzer.

« *Le premier envoyait un texte au deuxième qui renvoyait ce texte augmenté d'un dessin auquel le premier répondait par un autre texte qui était inmanquablement rehaussé d'un dessin et renvoyé au premier* », comme l'annonce le texte du 4 de couverture. Et c'est bien ainsi que le livre peut se lire, et aussi se regarder.

Le poète, lui, nous donne des nouvelles du temps qu'il fait, de ce qu'il connaît, de ce qu'il approche, de ce qui se déplace, et des réponses qui tardent, et de *l'attitude des jeunes hommes pour les jeunes femmes : séduction vulgaire, très animale,, jeunes chiens en rut : on sent cette violence.*

Et des odeurs qui encombrant le paysage et de Billy the Kid..

Comme un surcroît de sens déploie les litanies de cette incohérence voulue, parfaitement maîtrisée.

Et que les interventions toutes couleurs de l'artiste viennent détourner de toute fixation.

Inquiétude et charme. Étonnant, étonnant et riche.

Le Chant d'al-Andalus, une anthologie de la poésie arabe d'Espagne, édition bilingue, traduit de l'arabe, présenté et annoté par Hoa Hoi Vuong et Patrick Mégarbané. De 711 à la chute de Grenade en 1492, une poésie de langue arabe se développe sur la terre andalouse. Par sa diversité formelle, odes classiques ou pièces lyriques en strophes riches de nombreux termes dialectaux et par la conception de l'amour qui s'y manifeste, cette poésie, on le sait, joue un rôle, quelquefois contestée, quelquefois exagéré, dans la naissance de la poésie de nos troubadours. Quarante poètes, femmes et hommes, princes ou gens du peuple, nous proposent une poésie particulièrement attachante. Les différentes périodes, les différents genres, les diverses notices biographiques sont présentés avec précision et clarté. Pourquoi faut-il que ce très beau travail soit gâché par une volonté lourdement insistante de rendre les jeux de rimes, avec le résultat, mille fois répété, que l'on connaît : flamme rime avec âme, or avec corps, fleur avec lueur, arme avec vacarme, etc. Désolant.

Jérôme Duwa,^[ac]

Le rire du dynamiteur

Carl Sandburg, *Chicago Poems*, Le Temps des Cerises, 393 pages - **Maiakovski/Rodchenko**, *L'amour, la poésie, la révolution*, Choix de poèmes, traductions et Adresses à Vladimir de Henri Deluy, Le Temps des Cerises, 323 pages.

Chicago – Moscou, aller et retour : une brèche s'est ouverte dans le temps, dans l'espace, en passant d'un livre à l'autre, de Sandburg (1878-1967) à Maïakovski (1893-1930). On s'y glisse avec la légère anxiété de celui qui assiste, installé dans son fauteuil capitonné, à un spectacle grandiose qui le dépasse largement et qui s'inquiète des effets secondaires de la fièvre politique s'emparant de la poésie. Si la lecture de tels livres demeure requise, par-delà la question esthétique et surtout la pose de l'esthète, c'est en vertu de l'inconfort qu'elle suscite. Les « bichons lyriques », comme les nomme plaisamment Maïakovski, peuvent d'emblée s'abstenir. La vieille question se pose toujours : celle des « assis » ou, autrement dit, l'incessant problème de ceux qui ne manquent pas une occasion, une fois la tempête passée, celle d'Octobre par exemple, de *déballer leurs porcelaines* pour déguster à petites gorgées « l'épaisse boue quotidienne » (*De ça*). La porcelaine tremble quand explose le rire du dynamiteur.

Évidemment, même en 1915-1916, les situations politiques n'ont rien à voir à Moscou et à Chicago ; il faudrait être aveugle pour confondre totalement la Neva et le lac Michigan ou, sur un autre plan, Chaplin et Eisenstein, mais les voix poétiques singulières qui s'élèvent à ce moment peuvent sans doute s'entendre avec le recul comme les effets différents d'un même désir.

Que se passe-t-il alors ? (On aimerait croire, avec une assurance raisonnable, que ce qui se produit aujourd'hui sous nos yeux, dans différents pays *en transition* ou *en crise*, comme on dit prudemment, remette en circulation ce désir si puissant, si jeune, si pur encore, du tout début du XX^e siècle.)

Sandberg a reconnu ce désir de transformation dans une sculpture en bronze de Rodin : *L'homme qui marche* (1900-1907). Le sculpteur n'a pas jugé bon de doter son sujet d'une tête ou même de bras. Quoiqu'il soit en outre mutilé par endroits de morceaux de chair qu'on dirait arrachés avec cette cruauté digne de Shylock, le torse de cet homme est modelé par sa résolution, à laquelle rien ne semble pouvoir mettre un frein. Ses jambes lui tiennent lieu de crâne, de bras et de mains. C'est du reste ce que Sandburg salue immédiatement :

Des jambes maintiennent un buste loin du sol.

Et c'est un grand poème régulier tout en jambes.

Les forces du squelette et de l'échine font jaillir un ventre et des poumons

C'est un homme qui renaît - un *ressuscité* -, mais exclusivement par le corps : un corps à venir qui se rit des fables sur l'immortalité de l'âme. D'ailleurs, on n'a jamais vu un corps ressusciter sous une soutane ! Sous un tel vêtement,

les tourments macèrent et pourrissent pour finir ; il ne reste plus alors qu'à les suspendre lamentablement sur une croix : *Ecce homo* ! Le corps de Rodin est un corps solide, celui d'un colosse comme Maïakovski ; un corps d'ours, qui réclame à grands cris d'être un autre homme que celui qui, *il y a sept ans*, voulait se jeter, par-dessus le parapet, dans la Neva. Cet homme désespéré, le poème *De ça* (1922-1923) entend le *ressusciter*, mais en le libérant de ses angoisses passées et en lui donnant une nouvelle foi en l'humanité, dans cette vie même, dans ce monde-ci. Mais ce monde doit être moins encombré de toute cette bimbeloterie bourgeoise qui sature jusqu'à l'étouffement certains collages très expressifs de Rodchenko qui illustrent *De ça*.

Le propre de Sandburg est de faire apparaître des visages qui appartiennent vraiment au « monde de l'homme », ceux qu'on ne voit pas tant qu'on reste dans « le monde à l'envers » comme pouvait l'écrire le jeune Marx. Sandburg veut peindre réellement ceux qui peuplent la « Ville aux Grandes Épaules », Chicago. On ne ressentait pas alors l'espèce de gêne qu'on peut avoir aujourd'hui à prononcer ce mot de *peuple*. Il n'a pas peur de regarder cette ville en face avec sa vulgarité, sa dureté : il se souvient de tous ces « visages vides et las » dans le tramway, de tous ces passants dont le corps maigre, harassé se décrypte à livre ouvert. Qu'elle est loin la passante baudelairienne !

Sans crainte du pathos, il pleure l'enfant mort d'un *hunky* dont le travail consiste à balayer pour un dollar soixante dix cents par jour le sang des porcs répandu sur le sol de l'abattoir. Forcément, à lire ces pages, on ne peut plus supporter qu'on ose encore prétendre cyniquement qu'*il n'y pas de sots métiers*. Le métier de poète tel que l'entend Sandburg ressemble à celui de ce descendant d'immigré hongrois ou slave : « c'est un grand nombre de baquets de sang qu'il pousse dehors avec un balai jour après jour. »

Et lorsque Sandburg décrit ce chef-d'œuvre « en matière de clôture » que les ouvriers construisent autour d'une belle villa du bord du lac, une clôture faite pour repousser la « populace, tous ces vagabonds, ces hommes affamés et tous ces enfants qui cherchent un endroit où jouer » », que vise-t-il sinon à produire un juste mouvement de révolte, un emportement ?

Comme Rousseau dans son *Discours sur l'inégalité*, on a envie d'exiger que cette clôture aux pointes d'acier protégeant la somptueuse villa soit abattue au plus vite, parce qu'elle est à l'origine de tous les maux frappant l'humanité. Trop tard. La clôture a été édiflée et ceux qui obéissent quand on les envoie sur les champs de bataille, obéissent encore lorsqu'on leur ordonne de reconstruire ce que la guerre a détruit, ce qu'ils ont détruit : toujours ils obéissent. Pourquoi ? Parce qu'ils ont entendu ce qu'un *poème de guerre* (1914-1915) de Sandburg redit sèchement pour rendre cette absurdité évidente : « Nous vous l'ordonnons. »

Mais des voix s'élèveront sans doute pour dire : « Assez de poésie bien intentionnée, pleine de cet humanisme volontiers larmoyant ! ». Sandburg ne désarme pas : « J'ai le droit de sentir ma gorge s'étrangler à cause de ça. » S'il pleure parfois, ses larmes restent âpres. Et son humanisme n'est pas sélectif ; il n'oublie pas les Noirs, ce qui est quand même suffisamment rare en 1916 pour qu'on le souligne. Toute sa vie d'ailleurs, Sandburg restera solidaire des combats pour les droits civiques aux États-Unis. Son humanisme s'affirme par le moyen d'un style dénué d'ornements, musculeux comme les jambes d'une danseuse (la Pavlova) et au coup d'œil aussi sûr que celui d'un batteur de baseball (Ty Cobb). « Ne me retirez pas mon style. C'est mon visage » prévient Sandburg. Et c'est aussi le visage de Chicago.

Le traducteur et préfacier de ce volume, Thierry Gillyboeuf, explique que Sandburg propose une version américaine du « réalisme social » et que sa poésie constitue le « chaînon manquant » entre Whitman et la *beat generation*. Il y a encore un pas de plus à faire, un pas fatal, pour déchoir de ce réalisme social au *réalisme socialiste*, façon Jdanov. Toutefois, on peut s'inquiéter que Sandburg estime qu'élever un monument en bronze représentant « le fermier, le mineur, le commerçant, le pompier et le routier » soit la meilleure réponse au scandale de la célébration des grands massacreurs portant un plastron couvert de médailles. L'homme acéphale de Rodin a quant à lui l'immense avantage d'éviter toutes les errances idéologiques et les personnifications au nom du prolétariat sacralisé.

En URSS, Maïakovski était plus exposé que Sandburg au péril d'une poésie de célébration idéologique. Quand le poète de Chicago consacre plusieurs pages assez pesantes à Jésus, cela exige à tout le moins, en guise d'antidote, la lecture d'un volume entier de Benjamin Péret ; mais comment lire aujourd'hui le très long poème que Maïakovski consacre en 1924 à Lénine ?

Il aurait été plus confortable de s'en tenir au Maïakovski mêlant toujours l'amour et la lutte politique, comme il le fait dans le prodigieux *De ça*. Il n'hésite pas en 1923 dans son entreprise d'agression du quotidien à s'en prendre à tout cet « essaim de bassesses » qui bourdonne même dans la « société rouge » ; il n'hésite pas à affirmer sa désapprobation à l'égard de la NEP. Pas *de ça* ! Or, attenter de tout son corps à la NEP revient à s'en prendre à Lénine, le même qu'il statue un an plus tard, saluant une mort plus qu'humaine, puisqu'il la qualifie de « mort infinie ». Comment le bolchévisme pour boutiquiers de la NEP devient-il tout à coup honorable ? Dans son *Adresse à Vladimir (II)*, Henri Deluy prévient de cette contradiction qu'on n'a pas fini de méditer : « Ce poème est un panégyrique une louange / Sans restriction la capitale imaginaire / D'une Révolution qui est La Révolution / Qui va devenir le panier percé de la mort ».

Lénine, sans Lili Brik, c'est la révolution sans l'amour, l'amour inquiet, ce qui nous rapproche dangereusement de la poésie s'amputant elle-même de son propre organe vital. Le poète a-t-il alors renoncé à *oursifier son allure*, comme il le disait un an plus tôt ? A-t-il alors déjà renoncé à accompagner la Révolution de son corps pour reprendre l'expression d'Henri Deluy ? La mort du grand homme, d'Oulianov, le 22 janvier 1924, fait-elle tomber son intransigeance critique ? On ne peut pas lire sans frémir le nom de Tchéka ou de son organisateur, Dzerjinski. On ne peut pas lire sans grincement de dents ces vers : « nous bâtissons, / non par le dressage, mais par la conscience, / les rangs de l'Armée Rouge. »

Pour oublier (?) ou compenser ces mots, qui avec le recul sonnent si lugubrement, on préfère en revenir au toast du prologue de *La Flûte de vertèbres* (1915) : « je lève mon crâne plein de poèmes » à la séduction, déclare-t-il. On préfère cette ivresse lyrique si dangereuse pour Maïakovski qu'il se sent tomber « de la charpente des jours ». Mais il se relève toujours après cette chute qui aurait dû lui être fatale. Et, comment est-ce possible ? Sans doute, parce que « Poète, et plus encore... / C'est important pour tous, non... »

Oui, ils sont importants et surtout ces poètes dont le rire ressemble à celui du dynamiteur décrit par Sandburg : « C'est le rire d'un homme inébranlable qui sait que la vie est riche et ravigorante ». Mais le métier de dynamiteur n'est pas sans danger, on s'en doute.

Le 14 avril 1930, Maïakovski ne se demande plus s'il ne ferait pas mieux de poser d'une balle un point final à sa vie, comme il l'écrivait 15 ans plus tôt.

Il le fait. Et en plein cœur.

Véronique Pittolo,^[ac]

Joubertiade, Opéra parlé, David Christoffel, éd. Fidel Anthelme X.

Si toi aussi tu m'abandonnes, Claudia Rankine, éd. José Corti.

Les passions font vivre l'homme, la sagesse le fait seulement durer, disait Chamfort.

Au XVIII^e siècle, il est bon de s'abandonner aux sentiments vifs, l'homme sensible veut croire au bonheur dans l'amour, à l'accord de la nature et de la vertu. Joseph Joubert, comme Chamfort, fait partie de ces *moralistes* qui utilisent la forme brève, le fragment, l'aphorisme, en vue de comprendre les ressorts de l'âme. Si la maxime n'est pas un poème, elle aime s'entourer de blanc, il lui faut la précision et la note juste. Unité linguistique idéale pour qui aspire à proposer son point de vue sur la conduite de la vie, elle constitue un repère dans un monde qui commence à se fissurer.

*Car tout sentiment religieux est un sentiment servile et quiconque s'agenouille devant Dieu se façonne à se prosterner devant un roi.**

A une époque où la mythologie du monarque commence à battre de l'aile, la maxime proposera, au mieux, un pouvoir d'élucidation momentanée.

Si la phrase de Joubert fuit le brouillard parce que *le ciel est pour ceux qui y pensent**, elle appelle une réaction plus nette encore que son énoncé.

Dans sa *Joubertiade*, David Christoffel se livre à une entreprise de prolongement et de détournement : un opéra parlé, composé avec la violoniste Ariane Lüthi, à l'occasion du colloque Joseph Joubert qui s'est tenu en octobre 2010 au Musée de Sens.

Joubert considérait la musique comme une *broderie du temps*. A la lenteur d'une tapisserie sonore, Christoffel propose une accélération jubilatoire à l'aune d'une expérimentation musicale contemporaine, provoquant une légère torsion des phrases, court-circuitant leur équilibre pour inventer une syntaxe nouvelle, un surcroît de sens. Ce qui donne :

Tout à bien dire les choses, la douceur soigneuse laisse partir son sujet.

Ou encore :

Que l'emportement puisse dire quelque chose et c'est bien cela aussi qui se trouve emporté.

Expression et sens coagulent et ouvrent une autre proposition, invisible, seconde, cachée derrière la première. Dans sa nudité originelle, la phrase joubertienne appelait déjà de multiples significations. Christoffel en ajoute une couche, si l'on peut dire, dépassant le credo de Lautréamont selon lequel le plagiat est nécessaire, le progrès l'implique. Il ne s'agit pas de remplacer une idée fautive par une idée juste, il faut simplement ajouter une cadence, accentuer délicatement avec le violon subtil, en accompagnement.

Joubert aurait probablement apprécié un tel cadavre exquis, qui, loin d'être iconoclaste, traite ses fragments comme des sons autonomes, indépendamment de leur signification.

Du XVIII^e siècle des Lumières à la démocratie frelatée des années Bush

nous franchissons un pas considérable avec le livre de Claudia Rankine, Si toi aussi tu m'abandonnes, qui s'inscrit dans le genre de la documentary poetry, et porte un regard caustique sur l'Amérique d'aujourd'hui, surconsommatrice de médias et de médicaments. Chaque chapitre est ponctué par un écran vide, en grisé noir et blanc, mixant images télévisuelles et slogans publicitaires, listes de laboratoires et posologies de médicaments. Nous comprenons à quel point l'histoire s'est écrite à grandes avancées révolutionnaires et réactions conservatrices.

Écriture hybride qui tient du journal, du commentaire, et du récit de rêve, nous sommes face à une forme qui ne consiste pas à révéler esthétiquement un mode de vie, mais à stigmatiser avec lucidité la paupérisation d'une société à deux vitesses.

Yves Boudier,^[ac]

Revue & Revues

Inuits dans la jungle.

(n° 3, printemps 2011) 2 bis, rue des Fraisières. 60560 Orry-la-Ville.
Castor.editeur@wanadoo.fr

« Une fois par an, c'est raisonnable pour une revue, non ? », me confiait récemment Jacques Darras au dernier Marché de la Poésie dont il a repris les rênes. Certes, mais pour les lecteurs, l'attente est longue car, hormis notre ci-devant revue et *Po&sie*, les bonnes traductions se font rares dans le paysage poétique, outre dans les supports hyper spécialisés mais le plus souvent universitaires. Ainsi, dans ce numéro, traduits du danois par Janine et Karl Poulsen, un ensemble de poèmes d'Inger Christensen, disparue en 2009, « ... c'est la mort qui de ses propres yeux / t'observe depuis l'aile du papillon ». Traduit par Jean Portante, *Novissimum Testamentum* (oct./nov. 1982) d'Edoardo Sanguineti (1930-2010), et 23 poètes mexicains contemporains, une anthologie établie par Victor Manuel Mendiola, traduite par Jean Portante, Martine Chardoux et Jacques Darras. « *Lorsque nous faisons l'amour / je pense que la blancheur de ton corps / perd tout sens sur / la blancheur du mien / comme s'il était inutile / qu'une couleur se dissolve : sur la même couleur* » (V. M. Mendiola). Enfin, pour presque clore, un échange de Jacques Darras avec Gabrielle Althen sur la situation actuelle de la poésie... dans un total désaccord sur la question du silence, vécue par l'un comme retrait, par l'autre comme une manière d'obscurité ou d'énigme. À vous de voir.

Europe.

(n° 984, avril 2011) 4, rue Marie-Rose. 75014 Paris.
www.europe-revue.info

Georg Trakl et Christa Wolf pour ce numéro d'importance. Deux voix majeures ici en proximité. « Lire Trakl, c'est aussi se demander si ce crépuscule, qui descend simultanément sur l'histoire générale et sur l'existence individuelle, signifie une extinction définitive ou une nuit obscure que nous devons traverser pour atteindre une nouvelle aurore ». Cette interrogation de Claudio Magris fait le lien entre ces deux écritures, dans un siècle où les tourmentes guerrières et politiques ont dominé. L'une par le poème, « *Le soir, quand nous marchons sur de sombres sentiers, / Apparaissent nos silhouettes blêmes devant nous.* », l'autre par le roman et ses reprises, creusement constant du rapport de l'Histoire à l'intimité biographique. Deux temps forts : un choix de lettres de Trakl et l'entretien de Christa Wolf avec Hanns-Bruno Kammertöns et Stephan Lebert, traduit par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, parmi un ensemble remarquable d'analyses et commentaires, (Lionel Richard, Marc Petit, Anne-Brigitte Kern, Marie Goudot, Fernand Cambon, Irving Wohlfarth...).

Chemin des livres.

(n° 12, mai 2011) Alidades. 1, place du Port. 74500 Evian.
www.alidades.fr

Un simple cahier, discret, sur papier ivoire, qui confirme, comme CCP nous l'a appris, qu'il n'y a pas de meilleur critique de poésie que le poète lui-même. Properce, Alexandre Pouchkine, Andrea Zanzotto (traduit par Philippe Di Meo), Ferdinand von Schirach, Guennedi Aïgui, Jacques Ancet (traducteur de Quevedo et Borges) ou Ariane Dreyfus, chacun lu et commenté avec précision et invention. On ne peut qu'aimer ce travail discret, patient, persuadé que la lecture ouvre sur l'analyse du livre et du lecteur séduit.

GPU.

(n° 6, 2011) Editions INI. 7/9, rue Thubaneau. 13001 Marseille.
<http://revueGPU.blogspot.com>

Dix-sept participations. Variées dans les formes, poèmes, proses, dessins, photographies, peintures, collages, un travail polymorphe en relation vive avec une double exposition à Marseille et Bruxelles. Des poètes donc, (Didier Cahen), des écritures de prose (Jean-Luc Steinmetz, Paul-Armand Gette), parfois hybrides (Nathalie Riera), un « colleur » impénitent (Hubert Lucot), mais aussi des musiciens-peintres (Jean-Yves Bosseur / Daniel Humair), l'ensemble dans une typo et une mise en page impeccables pour un format carré original. Et j'ai particulièrement aimé les reproductions de Mathias Pérez, venant après la lecture d'un extrait étonnant du *Monument de la Guenon* de Louis Scutenaire, écrit en septembre 1936.

Passage d'Encres.

(n° 43, mai 2011, *Représentations du sommeil.*)
16, rue de Paris. 93230 Romainville.
www.passagedencres.org

Cette revue a maintenant ses habitudes. Un première longue partie thématique et un ensemble *Off*, qui propose la suite de deux contributions précédentes : la seconde partie du poème *ascendant descendant* de Pierre Drogi et *La part de sujet* de Mathias Lair. Quant au « dossier », il interroge sur les plans historique, artistique, poétique et scientifique la question du sommeil. Ainsi, coordonnées par Piero Salzarulo, ces pages offrent-elles différentes études et approches du *sujet dormant*, de Séléne contemplant Endymion endormi au peintre devant son modèle, à la mère regardant son enfant, constantes scopiques à travers les siècles. Avec Luciano Bonuzzi, Lucien et Lilia Curzi-Dascalova, Monica Toselli, Michel Billiard, Véronique Viot-Blanc, Jean-Pierre Faye, Brigitte Gyr, Marc Tamet, Christophe Stolowicki, Sylvie Reymond-Lépine, Mathieu Hilfiger, Claude Maillard... Rêves, troubles et consolation pour atteindre les pages dévolues aux artistes invités : Marie Falize et Louis-Michel de Vaulchier.

Les Écrits.

(n° 131, mars 2011) Revue littéraire fondée en 1954 sous le titre *Écrits* du Canada français. Case postale 87, succursale Place du Parc Montréal (Québec) H2X 4A3.

ouellet.pierre@uquam.ca

Parmi de nombreux auteurs canadiens et français, nous retrouvons sur l'autre rive atlantique, Jean Daive (*Après les extrêmes*) et Philippe Beck avec *Boustrophes*, titre repris au poème « *Les boustrophes* » qui figure dans *Dernière mode familiale* (Flammarion, 2000). Si je reviens sur ces poèmes, c'est en écho à une conférence récente de Giorgio Agamben (Maison des Écrivains et de la Littérature, Paris, avril 2011) dans laquelle il caractérisa le poème -le vers- par la notion d'enjambement, soulignant que le dernier vers d'un poème n'en était pas un puisque n'enjambant sur rien et imposant implicitement un retour à l'initial du texte. Chez Philippe Beck, je relis : « (qu'est-ce qui expliquerait...) *l'analogie entre le sillonnage contrôlé et l'ordre des raisons mental du poème, qui ne suit pas normalement l'ordre boustrophé ; la prose dicte dans le poème, au moins en première instance, de lire toujours de gauche à droite. (...) Mais en seconde instance l'extrémité du vers, et non seulement la rime possible, induit les proximités des bouts. D'où l'espèce d'enquête musicale-phénoménologique sur le paradoxe, et notamment sur le tournant du vers (dans la zone appelée versura), qui définit Boustrophes, suite de " variations sérieuses" »*. La rime, comme masque de l'enjambement, *persona* de l'intimité du poème ?

Le matricule des Anges.

(n° 124, juin 2011) BP 20225. 34004 Montpellier cedex 1.

www.lmda.net

Pour signaler, voisinant à quelques pages d'intervalle, un dossier consacré à Georges-Arthur Goldschmidt, « *Cet enfant aux cheveux gris* », et Peter Handke dont les dernières publications une fois encore déplacent les lignes du récit et de la confession : « *Bonheur du poétique, de l'instant poétique : le problème vital m'apparaît comme forme* », in *Hier en chemin, carnets, nov. 1987-juillet 1990*, Verdier 2011. Mais je m'inquiète de voir que les pages du LMDA consacrées à la poésie se réduisent cette fois à deux sur cinquante-deux... Ai-je tort ? Bon, restons optimiste, cela ne signe pas nécessairement un recul du poème...

... et l'on se retrouvera sûrement au prochain *Salon de la Revue*, au cœur de l'automne des Blancs-Manteaux.

Jacques-Henri Michot,^[ac]

Juillet - Passé, Présent

Lundi 18 juillet 2011, 8h25.

Ciel plus que gris : presque noir. Vent violent, froid.

Cette chronique paraîtra en septembre. Et je ne prévois rien de ce qui se sera, entretemps, passé dans le monde. Il n'y a guère de raison de douter que, d'ici là, l'*Économie de Marché* aura encore été à l'origine de ces catastrophes multiformes dont, toutefois - me faisant pour un temps sourd à ce que me souffle, tapi en moi depuis belle lurette, un mauvais génie familial - je ne dresserai pas ici une **liste noire - liste des noirceurs**. Laquelle restera donc, pour le plus grand bien de tous, *dans ma tête*.

Certes, je n'irai pas - comme soudain libéré de toute colère, de tout souci d'essayer, avec les minuscules moyens de *mon* bord, d'apporter une infime, et sans doute dérisoire contribution à la mise en question de l'ordre établi et son cortège d'horreurs - jusqu'à m'écrier : « À bas la politique ! vive la littérature ! », à l'exemple de Jules de Goncourt qui, dans une lettre du... 18 juillet 1848, use de cette forte injonction après avoir évoqué « l'insurrection de juin » (pas un mot, cela va de soi, sur le massacre des ouvriers), laquelle n'est, à ses yeux, que la manifestation d'une « haine pour le riche, le noble, le supérieur », haine qui, « maintenant (...) se montre dans sa monstrueuse nudité ». À l'évidence, si « la politique » est susceptible de vous confronter à une aussi répugnante bassesse, mieux vaut chercher refuge dans - qu'elle soit produite ou consommée - « la littérature », qui, à son tour, rendra plus délectable encore *le charme discret* - ou pas si discret - *de la bourgeoisie*¹.

Pour autant, je ne m'exclamerai pas : « À bas la littérature ! vive la politique ! ». Mais lorsque j'apprends que, le 15 mai 1848, lors de l'invasion de l'Assemblée, un manifestant a interrompu le discours de Lamartine par un vigoureux : « Assez de lyre ! », je ne me sens pas fort loin de faire mienne une telle apostrophe.²(...)

J'ai dérivé - et maintiens la dérive. J'aurai renoncé à mettre en épigraphe de cette chronique le bel énoncé contradictoire de Francis Scott Fitzgerald, que l'on peut lire à la première page de *The Crack-Up*, datée de « February 1936 » : « *One should (...) be able to see that things are hopeless and yet be determined to make them otherwise.* » J'y aurai renoncé à cause de *hopeless*. Et je vais tenter de m'accrocher à l'espoir que, d'ici septembre, se seront produits, en un ou plusieurs endroits du monde, des *événements* qui méritent ce nom : des ruptures, des basculements - de radicales nouveautés.

Pour l'heure, je félicite Nelson Mandela d'avoir *tenu* 93 ans, âge qu'il vient aujourd'hui d'atteindre.

¹ Sorti en 1972, le film de Luis Bunuel qui porte ce titre n'a rien perdu de son mordant. Bien au contraire.

² Je ne saurais, ici, *développer* ce propos.

De l'internationalisme

18 juillet 1936 : début de la guerre d'Espagne. Il y a donc de cela tout juste soixante-quinze ans. Qui évoquera cette sombre date ? Sombre, oui, puisque, jusqu'au 1^{er} avril 1939, les combats feront quelque six cent mille morts et provoqueront de massifs exils. Sombre, puisque, comme souvent formulé, « les *démocraties* (je souligne) choisissent la neutralité » - au nombre d'entre elles le tout récent gouvernement du *Front Populaire*, partisan de la « non-intervention » - après quoi la France, exemplaire *terre d'accueil*, parquera les vaincus dans d'ignobles « camps de concentration » (appellation officielle).

Sombre, mais aussi : lumineuse. Parce que, durant le conflit, dans certains territoires sous contrôle républicain, il fut procédé à la collectivisation de terres et d'usines, et furent expérimentées des organisations de type nouveau. Lumineuse en raison des *Brigadas Internacionales*, avec leur emblème : une étoile rouge à trois branches. Volontaires allemands, américains, autrichiens, belges, britanniques, bulgares, canadiens, chinois³, français, hongrois, italiens, polonais, soviétiques, tchèques..., de toutes origines sociales, depuis qu'au temps de ma jeunesse j'ai eu connaissance de la détermination incisive, de l'engagement intraitable qui furent vôtres, vous ferez toujours partie de ceux dont le souvenir m'aide à ne pas désespérer de l'espèce humaine.

Dans ces Brigades, la Commune était présente : *Bataillon Commune de Paris*, *Bataillon Louise Michel*, *Bataillon Dombrowski*... D'un internationalisme à l'autre : nombre de non-Français étaient venus se battre aux côtés des insurgés du 18 mars. Je regrette de ne pouvoir citer *in extenso* l'entrée « ÉTRANGERS » de l'indispensable *Dictionnaire de la Commune* rédigé par Bernard Noël « à la suite de Mai 1968 », comme il l'indique lui-même. En voici la première phrase : « La Commune, qui voulut d'abord se donner pour chef militaire un étranger, Garibaldi, ne pouvait tendre qu'à abolir toute discrimination nationale. » - et la dernière : « Durant la Semaine Sanglante, il suffisait d'avoir un nom de consonance polonaise pour être immédiatement fusillé, le *Figaro* n'avait-il pas recommandé le massacre de « tous les Polonais interlopes » ? »

La France ? Quelle France ?

Qu'une candidate à l'élection de 2012 ait proposé de remplacer le défilé militaire du 14 Juillet par un « défilé citoyen », voilà qui peut sembler anodin⁴. Mais, proférée à Abidjan⁵, la réaction du Premier Ministre ne l'est pas, elle, anodine : « Je pense que cette dame n'a pas une culture très ancienne des traditions françaises, des valeurs françaises, de l'histoire française. » C'est que « cette dame », résidant certes en France depuis fort longtemps, n'est tout de même pas une Française « de souche », et possède la bi-nationalité. Quant à l'inénarrable Jean-Pierre C., il a estimé requis de faire chorus : « La nature de la France lui échappe sans doute. Peut-être lui faut-il encore un peu d'accoutumance. » Un quidam a même parlé de « l'anti-France », formule qui rappelle des souvenirs fort nauséabonds. « Traditions françaises », « Valeurs

³ On dit que deux Chinois firent partie des Brigades.

⁴ J'éprouve, pour le terme « citoyen » en position d'adjectif la même méfiance que celle qu'a exprimée Eric Hazan dans son remarquable *LQR - La propagande du quotidien*, Éditions *Raisons d'agir*, février 2006.

⁵ Lu sur le site d'un quotidien : « François Fillon était en Côte-d'Ivoire vendredi pour *capitaliser* (je souligne) sur (*sic* !) l'intervention contre Gbagbo. » (J'ai fait de louables efforts pour résister à cette note, mais en vain).

françaises », « Histoire française »... Sur ce point, je fais mienne la position d'Alain Badiou : « L'héritage de la France, c'est un héritage que je suis prêt à assumer quand il s'agit de la Révolution française, de la Commune, de l'universalisme du XVIII^e siècle, de la Résistance ou de Mai 68. Mais c'est un héritage que je rejette catégoriquement quand il s'agit de la Restauration, des Versaillais, des doctrines coloniales et racistes, de Pétain ou de Sarkozy. Il n'y a pas « un » héritage français⁶ (...) »

Des « honnêtes gens » et des « gens honnêtes »

Mardi 19 juillet, 9h30. Toujours la grisaille et le froid.

1) Au matin du 19 juillet 1374, la fille de Pétrarque le retrouva, dans sa bibliothèque, la tête appuyée sur un livre ouvert - belle mort, en vérité, pour un poète lecteur... Le lendemain, il aurait eu soixante-dix ans.

2) En 1788, Sylvain Maréchal publie son *Almanach des honnêtes gens* - calendrier dans lequel hommage est rendu aux grandes figures de la littérature, de la philosophie, des arts, des sciences..., inscrites à la date de leur naissance et/ou de leur mort. Ainsi, fragments pour le mois de juillet :

2. J-J. Rousseau (...) - 6. Thomas Morus (...) - 8. La Fontaine (...)

18. Pétrarque⁷, Watteau (...) - 20. Pétrarque

Citer quelques noms présents en août (Condillac, Dolet, La Boétie, Pascal, Boèce...) donnera une idée de ce que sont *les honnêtes gens* pour Maréchal. Une indication supplémentaire : Dans l'*Almanach*, nombre de non-Français.

3) France, 6 juillet 2011. François P., sénateur de son état, rapporteur de la proposition de loi sur la « protection de l'identité », a donné au gigantesque fichier requis en la matière le nom que voici : **le fichier des gens honnêtes**.

Le jour suivant - il s'agissait d'une « session extraordinaire » - cette proposition a été votée par les **onze** députés présents dans « l'hémicycle ». Grandeur du parlementarisme... Face à face : la Majorité (6 oui, 1 abstention) et l'Opposition (4 non). Je ne m'attarderai pas sur un débat où ont été évoquées la « modernité positive » du texte, les éminentes vertus de la « reconnaissance faciale », etc. Il y eut, malgré tout, par un député de l'Opposition, ce rappel : « la France n'a créé qu'une seule fois un fichier général de la population ». C'était sous Pétain⁸ - et le fichier a été détruit à la Libération. Objection de l'impayable député V : « Ce n'est pas parce qu'il y a eu hier une dictature à Vichy qu'il ne faut pas protéger aujourd'hui les honnêtes gens »

Eh bien, merci, député V ! Car c'est bien d'un fichier des « honnêtes gens » qu'il s'agit, et non des « gens honnêtes ». Si Maréchal a pu encore rendre hommage aux « honnêtes gens », c'est qu'il se référait à « l'honnête homme » du XVII^e siècle, l'homme de haute culture. Mais par la suite, l'expression « honnêtes gens » - on le sait à tout le moins depuis l'usage qu'en a fait le marquis de La Fayette, lorsque son souci était d'empêcher que la Révolution n'aille *trop loin* - désigne avant tout les partisans de l'ordre établi (et de l'Ordre tout court), « propriétaires » chéris par les Thermidoriens, bourgeois de tout poil applaudissant au massacre de Juin 1848 avant d'applaudir à celui de la Commune (J'oublie beaucoup de monde...). Ainsi, on admettra peut-être sans trop de difficulté que les « honnêtes gens » sont souvent *le contraire même* des « gens honnêtes ». À dire vrai, je pourrais aller jusqu'à acquiescer à cette phrase

⁶ Badiou/Finkelkraut - *L'explication - Conversation avec Aude Lancelin.*, éditions Lignes, mai 2010.

⁷ Maréchal choisit le 18 comme dernier jour de la vie de Pétrarque. Mais peut-être le poète est-il mort le 18 au soir.

⁸ Loi du 27 octobre 1940

d'Octave Mirbeau : « Si infâmes que soient les canailles, elles ne le sont jamais autant que les honnêtes gens. »

Puis-je me permettre de suggérer que l'on modifie le nom du fichier ?

Mais décidément, décidément, nausée de cette France qui *s'empétainise*.

De l'Internationale et de deux boîtes à musique

Les paroles de *L'Internationale* ont été écrites à Paris, en juin 1871. Dans je ne sais quel endroit où se cachait Eugène Pottier pour échapper à la traque sauvage contre les «communards» réels ou supposés, traque qui continuait après la tuerie de mai. E. P. avait rédigé les vers de telle manière qu'ils puissent être chantés sur l'air de *La Marseillaise*. Ce n'est qu'après sa mort que Pierre Degeyter composa une nouvelle musique pour *L'Internationale*.

Sur mon bureau, le fond d'un cendrier presque plat (mince rectangle en faïence blanche dont les côtés les plus longs sont ondulés) montre trois façades - l'une avec cette enseigne : « Café de la Liberté ». Au-dessous :

LILLE Rue de la Vignette
Pierre Degeyter chante pour la
première fois l'Internationale
18 juin 1888.

J'ai revu récemment trois films dont j'avais oublié que chacun d'eux donnait à entendre *L'Internationale*. Dans *Nuages flottants* de Mikio Naruse, des manifestants la chantent. Un couple, englué dans ses problèmes de couple, n'y prête guère attention. Cela se passe à Tokyo, au lendemain de la guerre. Dans *Monsieur Klein*, de Joseph Losey, un grand bourgeois pris pour un Juif demande à son amie de jouer, en présence de fonctionnaires de Vichy, quelques mesures d'une partition placée sur le pupitre du piano : sont alors maladroitement déchiffrées les premières notes du chant révolutionnaire. Dans *Ariel*, d'Aki Kaurismäki, un ouvrier chômeur, seul dans une voiture, actionne une boîte à musique - et voilà, c'est le début de *L'Internationale*. Brève scène particulièrement émouvante pour moi, parce que je possède une boîte analogue, que j'ai placée sur le cendrier. Elle m'a été offerte il y a fort longtemps, et j'en fais usage de temps à autre - le matin, toujours le matin. À l'évidence, la mélodie sonne de manière plus ou moins combative selon la vitesse à laquelle je tourne la manivelle. La tourner avec lenteur a cet inconvénient de transformer *L'Internationale* en une manière de marche funèbre. À éviter, donc, si je veux conserver une chance de ne pas sombrer dans la vaine noirceur du « À quoi bon ? » pour le reste de la journée.

Il est 18h55, en ce mardi 19 juillet. La grisaille aura perduré.

Joseph J. Guglielmi,^[ac]

Le Journal

9 avril 2011

Samedi plutôt sinistre et clos sur une méditation à zéro... renversé l'encrier...

Courses.

Déjeuner : yaourt, avocat, pomme, orange...

Je garde les énormes fraises espagnoles pour ce soir, tartines...

Tout le monde s'extasie sur le beau temps...

Sous le soleil, la rue Pihet est morte...

Rares passants... Silence

Ça fait du bien...

La télé m'a lâché au beau milieu d'un match de rugby, Toulon / Perpignan...

Je me réveille au milieu de la nuit, trois heures...

10 avril 2011

Sur la table, les lectures de la veille.

Montale, Lezama Lima...

Et un repoussoir, *La Jeune Parque*...

J'y cherche dans le fac-similé quelque chose d'encore lisible...

« vent simple » c'est pas mal...

Antidote l'extraordinaire invention de Lama tous azimuts. Malheureusement je n'ai plus la version originale de Paradiso « avec ce corps dans ses mains...

les deux salives, les deux humidités se noyèrent dans leurs complémentaires »

Voici, en réponse au sexe coincé de la Parque...

6 heures

« le vieux papy lubrique »

ainsi, un certain Olivier Céna traite Picasso dans un hebdo T.V.

C'est curieux comme on peut admettre que les vieux puissent avoir des envie de cul !

« L'art n'est pas chaste... oui l'art est dangereux, ou s'il est chaste, ce n'est pas de l'art. » disait Picasso.

Lundi 11 avril 2011

Le soleil insiste...

Christian Berst est venu faire un choix parmi les dessins de Thérèse...

Coup de fil au docteur André...

À Jérémy pour le dépannage T.V...

adefesio, mal foutu, repoussoir...

J'avais écrit adefesio dans un article revue Agone. Sorry...

On finit la soirée au Bistro du boulevard Richard-Lenoir avec des Irish coffees,

François, Marina, Marilou...

Mardi 12 avril, il fait froid avec soleil « le froid du printemps », après le restau chinois, *Gloire* dont la patronne a beaucoup d'humour...

Le docteur André, rue Pétion me trouve plutôt bien... Nouvelle télé, écran plat... Marché, brandade de morue, kiwis, avocats, fraises...

Le marchand de légumes marocain m'appelle « mon frère »

J'ôte lmes bas de contention, ouf !

Radio, il prononce back ground, *ou french* !

Journal :

les Papous se saluaient en se pressant les couilles à pleines mains... Chiche !

Samedi 16 avril

réveil, 6h a.m.

Je me plonge dans *Le Poète assassiné*, de qui vous savez.

Formidable outil antipoétique au second degré ! Au enième degré.

Où *archipel* a le sens de *papier buvard*...

Mercredi 20 avril

Passage des Gravilliers, entre la rue du Temple et la rue Beaubourg.

Fermé d'une grille du côté Beaubourg.

Très belle et grande galerie de Christian Berst amoureux de poésie et d'Art brut...

Il aime beaucoup les dessins de Thérèse Bonnelalbay ! Ainsi que Alain Bouillet qui me l'a fait connaître...

Amary Vassili chante en corse *Sognu* ; très jeune et superbe ténor... Le rêve...

Vendredi 22 avril

2h15 a.m.

Je me souviens que l'attaché culturel qui m'accueillit en 1988, à l'aéroport de Los Angeles, s'appelait Tolstoï...

9h30 a.m.

Je relis pour la enième fois *La Nuit Sexuelle* de Quignard :

« Toute vision de douleur sanglante est agréable aux fauves que sont les dieux »

Allez à Orvieto, please, voir *Le Jugement dernier* de Luca Signorellu !

La Bible nous montre le chemin. Lot se tape ses filles, Jésus est l'ami des putes...

Dans la Bible, comme à la Samaritaine, on trouve de tout...

13h30

Déjeuner avec Corinne au chinois du coin... Café au *Bataclan*...

Soleil, corps d'été, jeunes corps...

Le quartier est jeune. Ou alors les vieux se terrent ? Les terrasses des cafés sont bondées...

Savez-vous ce que c'est qu'un *sciomancien* ?

Dans le *Littré* je trouve *sciamachie*, combat contre une ombre. Dans la boxe on dit *shadow* ?

Sciomancien, peut être devin par l'ombre ? Manteia...

Samedi 23 avril, 2h a.m.

J'écoute d'une oreille distraite Brahms, Fauré en faisant ma petite vaisselle...

Samedi 23 avril

La Contre Allée restau, blvd Denfert-Rochereau, anniversaires Henri Deluy et...

Mardi 26 avril

... Olivier Bétourné... Une fête mémorable. On boit, on danse... je ne citerai personne de peur d'en oublier. L'air était doux sur le boulevard... Souvenirs, souvenirs... On a plusieurs vies...

Soirées après soirées, tango avec une jolie brune...

by night upon the Riva... or in the felicitous vicinity... disait Cummings...

Mercredi 27 avril

8h30. Prise de sang... Il fait frais. Dans la rue de la Folie Méricourt, les sans abri attendent l'ouverture du foyer...

Hier est arrivé Les coquelicots de Emmanuel Hocquard ! (c.i.p.M.)

La « prose » inouïe d'Emmanuel avec Tanger, la ville entre toutes « quand je parle du « Tanger des années quarante / cinquante » je ne parle pas du passé mais de tout autre chose, pas du bleu d'avant, mais d'un tout autre bleu... »

Emmanuel, le magicien des souvenirs...

Avec lui rien n'est banal tout s'éclaire dans la lumière unique d'un temps toujours différent...

Par la fenêtre de la rue Pihet un peu de fraîcheur passe avec une lumière plus douce dans

Ædes vacivae

Oui, récits flottants, contradictoires...

Jeudi 28 avril

Earl Bostic, saxo, à tort oublié, un Flamingo !

10h, métro Ivry, cardio ; il fait frais...

Du Bouchet dans le journal. Unique.

Je me souviens que mes élèves vers 1980 lui avaient envoyé lettres et dessins.

Il avait répondu, ravi !

1^{er} mai

Dimanche... Michel Onfray, le boy scout de la philo n'aime pas la corrida, ni la perversion... On s'en doutait...

Richard Lenoir. 5 heures. Défilé de Kurdes suivis par d'imposantes forces de police, comme on dit...

Je me repose un instant sur un banc... Foules aux terrasses des cafés... Poussière...

La foule est jeune, les femmes déshabillées...

Les peuples ne sont vertueux que lorsqu'ils sont vaincus.

La victoire est toujours le triomphe du crime...

5 mai 2011

Départ pour Montcresson à 9 heures, avec Magali, entre autres... Je me délecte de son profil *félicitations vicinity*...

Samedi 21 mai

Métro Anvers... Foule court vêtue... Je cherche la rue *Ronsard*...

Rapoport habitait tout près...

Il fait chaud...

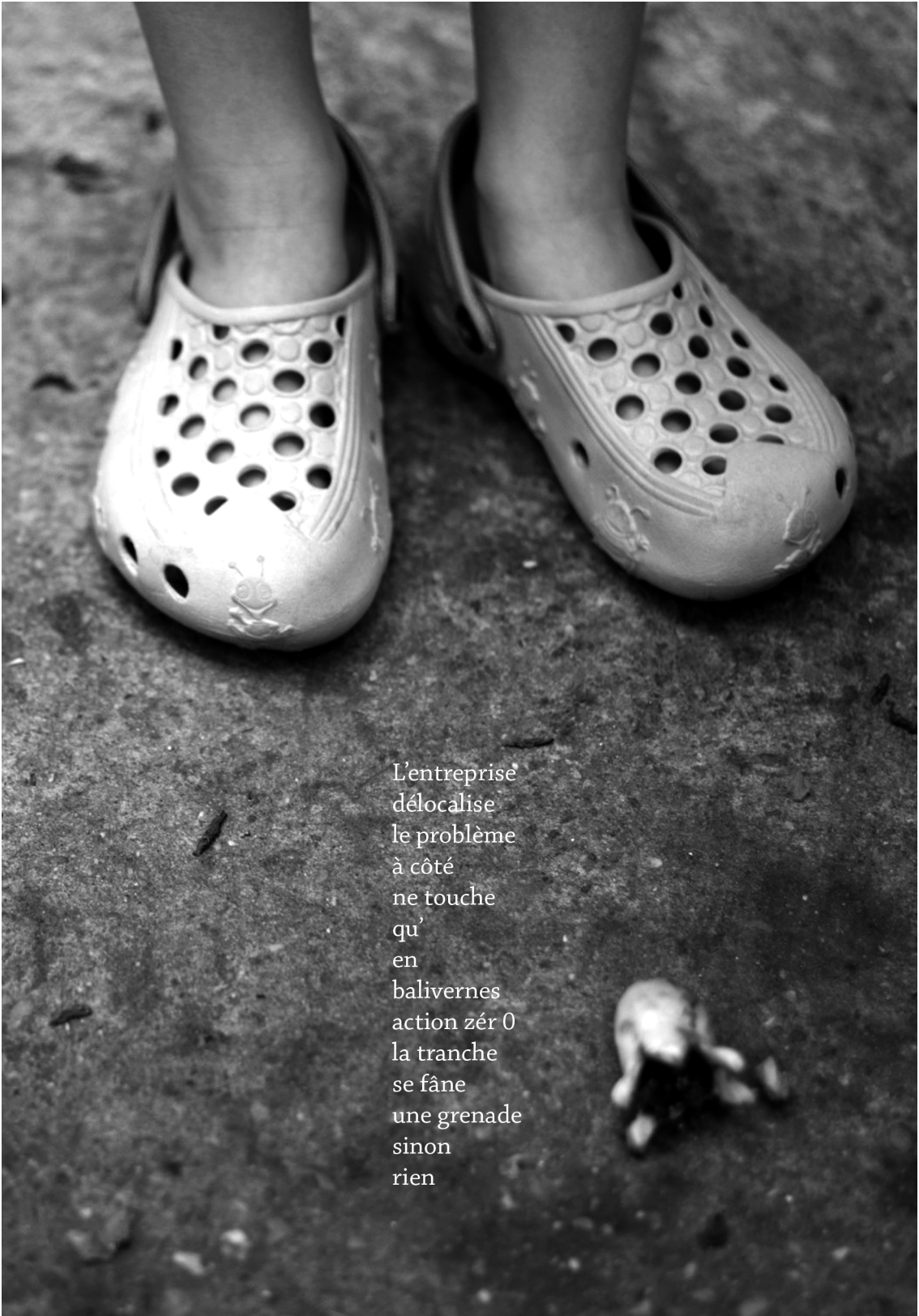
The beautiful almost sexual...

Liliane Giraudon, Patrick Laffont,

Crèche pudding

épisode 12 « *fireworks* »





L'entreprise
délocalise
le problème
à côté
ne touche
qu'
en
balivernes
action zér 0
la tranche
se fâne
une grenade
sinon
rien

LIRE, [Li]

Maxime Hortense Pascal, *point typographique délaissé*, Fidel Anthelme X

Marine Tsvétaïeva, *Insomnie*, Poésie/Gallimard

Volker Braun, *Le massacre des illusions*, L'Oreille du Loup

Francisco de Quevedo, *Les Furies et les Peines*, Poésie /Gallimard

Sylvia Plath, *Ariel*, Poésie/Gallimard

Pascal Boniface, *Les intellectuels faussaires*, Jean-Claude Gawsewitch

Louis-Ferdinand Delisse, *Le Logis des Géameaux*, Le corridor bleu

Anthologie de l'OuLiPo, Poésie/Gallimard

André Velter, *Paseo Grande*, Gallimard

Bruno Fern, *des figures*, Éditions de l'Attente

Marie-Hélène Archambeaud, *Comme une ancienne peau tombera*, Surtis

Keith Waldroop, *Intervalles*, Ink

Claude Minière, *Je hiéroglyphe*, Tarabuste

Ivar Ch'Vavar, *Travail du poème*, Vanneaux

Violaine Guillerm, *Scordatura*, Éd. Isabelle Sauvage

Pascaline Mourier-Casile, *La fente d'eau*, Maurice Nadeau

Charles Dobzynski, *La mort, à vif*, L'Amourier

Wallace Stevens, *Parties d'un monde*, La Nerthe

Eugenio Di Signoribus, *Au commencement du jour*, La Nerthe

Michèle Sylvander, *Instant de doute*, La fabrique sensible

Louis-François Delisse, *Le Logis des Gémedaux*, Corridor bleu

Jacqueline Held, *Le chant des invisibles*, Corps Puce

Frédérique Guetat-Liviani, *Les petites sirènes*, Plaine page

Jean-Pierre Bobillot, *News from the poetic front*, Le clou dans la tête

Xhevahir Spahiu, *Laisser aller le cerf*, Artémis, Maison Poésie Pas de Calais

Philippe grand, *Fantaisies*, Héros-Limite

5 poèmes, Héros-limite

Jacques Sivan/Cédric Pigot, *om_anaksial*, al dante

Anne-James Chaton, *Vies d'hommes illustres...*, al dante

Jean-Marc Rouillan, *Conte-Attaque, perspective 2*, al dante

Abonnement, *[abo]*

Nom

Prénom

Adresse

.....

.....

	1 an (4n°)	2 ans (8n°)
France	45 euros	90 euros
Étranger	65 euros	130 euros

la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

Je vous adresse la somme totale de

.....

36, rue Raspail 94200 Ivry-sur-Seine
C.C.P 4294 55E Parisbonnement



Action Poétique^[apoe]

Rédaction

36, rue Raspail
94200 Ivry-sur-Seine
action-poetique@orange.fr

Publié avec le concours du

Centre National du Livre
& Conseil Général du Val-de-Marne

Rédacteur en chef Henri Deluy

Comité de rédaction

Claude Adelen, Yves Boudier, Bruno Cany, Henri Deluy, Jérôme Game, Isabelle Garron, Liliane Giraudon, Joseph Julien Guglielmi, Alain Lance, Christophe Marchand-Kiss, Florence Pazzottu, Pascale Petit, Véronique Pittolo, Éric Suchère, Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton.

Secrétariat général Yves Boudier

Secrétaire de rédaction Nelly Picot

Conception graphique Patrick Laffont / **neutraal** design

Diffusion

Les Belles Lettres

Pour les numéros précédant le n°170, s'adresser à la revue

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.

Gérant responsable Henri Deluy

Dépôt Légal : Septembre 2011
N° ISBN : 978-2-85463-208-8
EAN : 9782854632026
ISSN 2106-4091
Commission paritaire CPPAP : 0248 K 45328

Imprimerie

CCI
CS 40097, 9, av Paul Hérault
ZI La Delorme
13344 Marseille Cedex 15
Label imprim'vert

Liliane Giraudon,

Le mot à ne pas oublier



Immunitaire adj. Relatif à l'immunité

(système immunitaire : ensemble de cellules, de tissus et d'organes assurant la défense de l'organisme contre les agents extérieurs)

"Le terrorisme serait en quelque sorte une réaction épidermique, immunitaire (ou "auto-immunitaire", pour reprendre un concept déployé par Jacques Derrida), du monde lui-même face à la tentative d'homogénéisation globale."

FREDERIC NEYRAT "le terrorisme, un concept piégé".

Henri Deluy,

Gigot d'agneau rôti aux herbes salées / Épaule d'agneau aux coings

L'agneau (du latin *agnus* puis *agnellus*), en italien *agno*, en portugais *anho*, en espagnol *cordero*, en anglais *lamb*, est le **petit de la brebis**, mâle ou femelle, tant qu'il n'a pas passé les 300 jours. **Petit de la brebis** et du mouton, il bêle, et, dès que le lait de sa mère ne lui suffit plus, il broute. **Petit de la brebis**, il n'est plus alors un agneau de lait, et, avant de devenir un mouton, il devient, pour un temps, un broutard. **Petit de la brebis**, c'est à ce titre qu'il entre en cuisine. On peut alors le débiter en gigots, en barons (la selle et les gigots), épaules, éclanches (l'épaule séparée), carrés, poitrines, côtelettes, collets, têtes, pieds, fraises, fraises, crépines..

Petit de la brebis, il excelle dans les blanquettes, les navarins, les haricots de mouton, les curries, les ragoûts, les sautés, les fritots, les épigrammes, les médaillons, les pilafs, les noisettes, les timbales, les tourtes, et dans de multiples préparations célèbres: **carré** en cocotte, à la viennoise, à la Monselet, à la niçoise, **côtelettes** grillées, en chaud-froid, à la gelée, à l'italienne, et princesse, et rossini, **épaule** à la boulangère, et pistache, **poitrines** à la diable, et farcies, **gigots** à la bordelaise, à la broche, à l'ail, et au pistou...

Petit de la brebis, il entre dans la composition du vol au vent et de maints autres plats de la cuisine haute ou quotidienne, et, ne l'oublions pas, il est à l'origine du roquefort, le plus extraordinaire des fromages..

Le gigot, les herbes salées, le Québec

Avec la Gaspésie, les îles de la Madeleine sont la référence majeure du Québec maritime.

Un fleuve, le Saint-Laurent, venu des grands Lacs, un estuaire, un vaste golfe, presque fermé par Terre Neuve, des détroits, des presqu'îles, des archipels, des îles.. Et, donc, dans le Golfe, les îles de la Madeleine (« les îles balayées par les vagues », selon les Indiens Micmac – de langue algonkin -)..

Des îles, et le homard, la morue, le maquereau, le hareng, les moules, les huîtres, les palourdes...

Et, sur les pentes, les moutons...

Et, donc, les agneaux.

Exactement.

Et, donc, le gigot d'agneau de pré-salé rôti aux herbes salées. Les herbes salées ?

Des parts de carotte, de poireau, céleri, échalote, sarriette, ciboulette, sauge, estragon, thym, marjolaine, romarin...le tout finement haché et mis à reposer dans un grand pot avec du gros sel.

Donc, sur le gigot, enlever la pellicule de surface, et l'os du quasi. Inciser, introduire dans les incisions des morceaux d'ail. Sel, poivre. Ficeler. Poser le gigot sur une plaque profonde, dans un four à haute température, avec moitié beurre, moitié huile de ménage, saisir le gigot sur toutes les faces, puis laisser venir à cuisson, suivant convenance. Laisser ensuite le gigot hors du four, sur une grille, un bon moment, afin de l'attendrir. Déglacer le jus de cuisson avec un verre de vin blanc sec et un verre de fond d'agneau (bouillon épais à partir d'une décoction d'os et de tombées d'agneau mis longuement à réduire avec divers légumes). Ajouter alors les herbes salées, à convenance. Laisser venir, après avec un surplus du beurre de la motte.

Se sert avec des flageolets.

Avec un blanc légèrement moelleux.

L'épaule d'agneau, le coing, la Syrie

Recette propre à la Syrie et au Liban (comme le Kafta nayé – viande crue -, le mouton au miel ou le taboulé, ou encore les aubergines farcies au four..

Le coing, le nom apparaît dans notre langue au milieu du 16° siècle (déjà dans Rabelais), du grec par le latin *cotoneum*, fruit du cognassier greffé.

Le coing, âpre, astringent, ne peut se consommer que cuit. On connaît la pâte de coing, la confiture de coing, la gelée de coing, le sirop de coing..

Il est connu dès la plus ancienne antiquité.

Donc, mettre l'épaule dans de l'eau froide, porter à ébullition, feu vif, une toute petite heure, écumer. Retirer l'épaule de l'eau, la mettre à égoutter, puis dans une autre marmite. Laver les coings, les essuyer, les éplucher (conserver quelques épluchures, pour la présentation finale), les couper en morceaux, les cuire environ 20 minutes ; les morceaux de coing doivent devenir tendres et rosés. Remettre la viande sur un feu doux, déposer les coings autour, ajouter une louche de bouillon, sel, citron pressé, un cuillère à soupe de sucre.

Laisser venir une quinzaine de minutes.

Avec un blanc très sec.

&

Et ne pas oublier : être doux comme un agneau..

Et, ne pas l'oublier, il fournit, il fournissait, le plus beau des parchemins...

&

Et, ne pas oublier : être jaune comme un coing..

